

# Légendes de Laigue

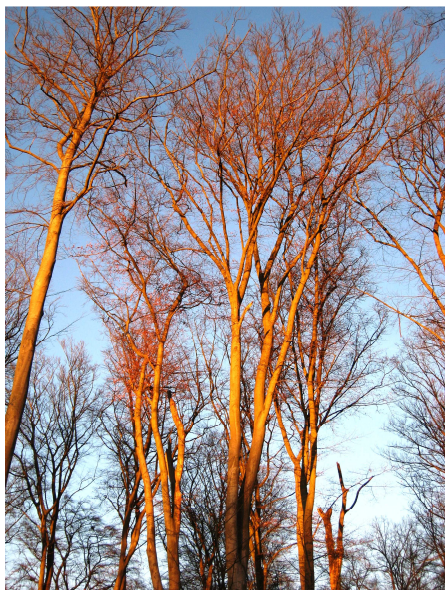
Théodore Dumont

Aux amoureux de la forêt de Laigue

« A quoi pensent les joggeurs du dimanche  
Quand à petites foulées, ils avancent ? »

Miossec





## Rencontres en Laigue

Je pestais contre l'ONF et le mauvais entretien de la forêt, l'arbre qui barrait le sentier était tombé depuis trois mois et personne ne l'avait encore débité. Je venais de franchir l'obstacle quand j'ai entendu un « Bonjour Monsieur ! » féminin et juvénile sur ma droite. Elle se tenait là, entre les racines du hêtre abattu. Elle était lumineuse dans la pénombre de l'automne, vêtue d'une simple et légère robe bleue. C'était novembre et voir une enfant seule, si peu vêtue en cette saison, avait quelque chose de saugrenu. Elle pouvait avoir quinze ou seize ans. Elle était pieds nus.

« Bonjour Monsieur ! » répéta t'elle.

D'un revers de manche, j'ai essuyé la sueur qui coulait de mon front.

« Tu n'as rien sur le dos et la température est... »

Elle ne me laissa pas terminer ma phrase.

« Que veux dire température ? »

J'ai pensé que la pauvre fille ignorait tout de l'école, qu'elle avait fugué sûrement. J'ai pensé aussi que ma course était terminée, qu'il me faudrait la ramener à ses parents ou plus sûrement à son foyer.

Elle n'attendit pas de réponse à sa question et dit :

« Je m'appelle Clio ! »

« C'est un nom de voiture ! » répondis je, en souriant.

« Non, c'est un nom de muse ! » s'indigna-t-elle.

« Tu ne sais pas ce que veux dire température et tu connais les muses ? »

« Oui ! »

« Où habites-tu ? »

« Ici. J'étais venu voir le vieux chuté, il est mort maintenant et c'est tant mieux. D'habitude les hêtres tombés disparaissent rapidement, ils ont moins mal ainsi. Pour lui rien ne s'est passé. Il a souffert quand le vent l'a poussé. J'ai fait ce que j'ai pu pour apaiser sa douleur. J'ai chanté doucement à son écorce ! »

Mes yeux allèrent du tronc noirci, étalé sur le sol, à la jeune fille qui visiblement n'avait pas toute sa raison.

Une nouvelle fois j'ai essuyé l'eau qui coulait dans mes yeux. Je lui ai tendu la main.

« Veux tu que je te ramène chez toi ? »

« Je suis chez moi ! »

J'ai voulu m'approcher.

« Non, reste où tu es ! »

Sa voix jusqu'alors sereine avait pris un ton alarmant. Elle reprit :

« Il ne faut pas me toucher, surtout pas ! »

Je me suis assis sur le tronc couché, ne sachant que faire. Sirius était à mes pieds. Ses grands yeux noirs me regardaient, semblant dire :

« Bon, on y va ! »

Il ignorait totalement la jeune fille. Et si mon chien avait pu dire quelque chose, il aurait prononcé :

« Pourquoi tu parles seul ? »

En réalisant cela, j'ai relevé la tête. A l'endroit où une seconde auparavant se tenait Clio, il n'y avait personne, juste l'enchevêtrement des racines du hêtre. Je me suis relevé d'un bond, j'ai fait un tour complet sur moi-même. J'ai appelé :

« Clio ! »

La forêt m'a renvoyé mon cri, deux ou trois fois, puis le vent l'a emporté. Je me suis approché du pied de l'arbre, il n'y avait aucune trace sur le sol. Sirius aboya, il se jeta sur un tronc, un écureuil disparut dans un trou et le silence revint. J'ai hésité un long moment à reprendre mon parcours.

« Allez viens ! » dis je à Sirius en accélérant mon pas.

J'ai commencé à courir lorsque j'ai cessé de fumer. Au début, c'était une torture. Mettre un pas devant l'autre et recommencer n'avait rien d'agréable. Et puis mon souffle s'est amélioré, lentement mes muscles se sont durcis, le plaisir est venu. Parcourir de longues distances avec le seul moteur des jambes, la lumière, la pluie, la chaleur, le froid, les saisons, les animaux, les arbres, le sol sous mes pieds. Respirer, bouger, jouir d'être en vie. C'est lors de ces courses solitaires que je me sens le plus vivant. La forêt ne m'appartient pas, c'est elle qui me possède et je m'abandonne, animal.

C'est ainsi que tous les dimanches matin du carrefour des marais de Saint Léger au carrefour des Dix sept frères, du carrefour de Briançon au carrefour de Diane, je sillonne la forêt de Laigue.

La deuxième rencontre avec Clio eut lieu en janvier. J'avais oublié la première. Dans ma course, je voulais éviter le chêne de sainte Croix. En cette saison les mushers et leurs traîneaux s'y donnent rendez-vous. Avec Sirius cela ne fait pas bon ménage. J'évite autant que je peux les chiens, qu'ils soient de chasse ou de course, les autres animaux c'est toujours synonyme d'excitations et de bagarres. J'avais contourné le gros chêne et je courais vers le carrefour « Sans Nom ». Cet hiver était particulièrement clément et mes poumons s'emplissaient à fond de l'air doux et humide des lieux. Il m'arrive parfois de fermer les yeux quelques mètres dans ma course, quand le chemin est rectiligne, sensation de liberté absolue.

« Bonjour Monsieur ! »

J'avais reconnu la voix. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Mes jambes se sont immobilisées. Mes paupières se sont ouvertes. Elle était assise en tailleur au milieu du cailloutis. J'ai murmuré :

« Clio ? »

« Ah ! Vous vous souvenez de mon nom ! »

« Oui, je m'en souviens et je ne comprends pas ce que tu fais seule dans cette forêt ? »

« Je ne suis pas seule et je te l'ai dit, je suis chez moi ! »

Je marchais doucement vers elle. J'avais bien l'intention de saisir cette gamine et de la ramener à Tracy cette fois.

Parmi les choses étranges qu'il me fût donné de voir dans ma vie, celle-ci ne fût pas des moins bizarres. Jamais la distance qui nous séparait ne s'est amoindrie. Elle était posée sur le sol, immobile. J'avançais et pourtant jamais je ne l'ai rejointe.

« Qui es tu ? »

« Clio, tu viens de le dire ! »

« D'accord, tu es Clio, mais Clio comment, c'est quoi ton nom de famille ? »

« Mon nom de famille? Je ne sais pas, mes sœurs m'appellent Clio ! »

Sirius trotta à mes côtés, indifférent ! Il ne voyait, il ne sentait pas la personne assise dans l'allée à dix pas de moi. Quand il croisait un autre joggeur ou un promeneur, il se précipitait. C'était jappements et battements de queue. Mais, manifestement Clio n'existait pas pour lui. Cela me mit mal à l'aise.

Et puis j'ai réalisé que j'étais ridicule de chercher à rejoindre quelqu'un qui reculait sans bouger. Alors je me suis assis sur le cailloutis en face d'elle, les bras posés sur les genoux, toujours à dix pas et j'ai fixé mes yeux dans son regard. Nous étions tout proche du carrefour « Sans Nom » maintenant.

« Il ne faut pas chercher à me toucher, c'est ainsi ! »

Il n'y avait plus de crainte dans ces mots prononcés doucement. Je crus même y déceler un léger regret.

Elle avait des yeux bleus, ses paupières bridées étaient semblables à deux feuilles de saule. Elle portait la même robe que lors de notre première entrevue. Sa peau semblait trop halée pour une mi janvier.

« Qui es tu donc à la fin ? »

Elle eut un doux sourire, ses yeux n'étaient plus que deux fentes.

« Eh bien, dans l'imaginaire des hommes, je suis ce qui pourrait se rapprocher le plus d'une fée ! »

Il n'y a pas plus rationnel que moi et cette réponse me stupéfia. Mon cerveau cherchait la vérité. Une fée ? Ce sont des histoires qu'on raconte aux gosses, comme le père Noël et toutes les bêtises qu'on invente pour les apaiser ou les endormir. Cependant je devais admettre que cette enfant n'avait pas l'air d'une adolescente ordinaire. J'ai fini par articuler :

« Et tu es quel genre de fée ? »

« Je suis la fée des hêtres »

« Les fées n'existent pas ! »

« Je ne cherche pas à te convaincre de mon existence. Pense ce que tu veux ! Peut être est ce moi qui rêve, qui rêve que les hommes existent et qu'un jour il en viendra un comme toi qui sera réel. »

Que voulez vous répondre à ça ? La seule chose qui me vint à l'esprit c'est :

« Mais des hommes, il y en a plein dans cette forêt, des bûcherons, des chasseurs, des promeneurs, des ramasseurs de champignons et des coureurs comme moi ! Tu dois en croiser au moins dix par jour ! »

« Non, je ne rencontre jamais personne ! Il est vrai que tu n'es pas le premier homme qui entre dans mes rêves. Avant toi, il y eut... mais, je ne veux pas en parler. Et puisque tu es là, peux tu me rendre un service ? »

« Ca dépend, quel service ? »

Clio ouvrit lentement la main, celle-ci était emplie de fênes.

« Tu cours loin entre les arbres, alors dans ta course jette en une de temps en temps, cela m'aidera un peu. Il faut de nombreux petits, les bêtes noires les dévorent avant même qu'ils s'ouvrent à la lumière » !

J'ai songé, souriant intérieurement:

« Un seul hêtre vous manque et tout est... »

« Ne te moques pas ! » prononça t'elle avant même que je puisse finir ma pensée.

Alors j'ai cessé de penser et j'ai dit:

« Oui, je peux faire cela si tu veux ! » J'ai tendu la main.

Clio déposa les graines sur le sol en disant une fois de plus :

« Tu ne peux pas me toucher ! »

Elle se leva soudainement, elle allait partir.

« Attends Clio, attends, je veux te revoir ! »

« Me revoir ? Où ? Quand ? »

« Je ne sais pas, ici, au carrefour sans nom ! »

« C'est le carrefour Bonne Nouvelle ici, pas le carrefour Sans nom ! »

« Comment ça le carrefour Bonne Nouvelle ? »

« Je l'appelle ainsi, parce que je suis heureuse de t'y avoir rêvé une fois de plus, Théodore ! »

Tout le monde m'appelait Théo ! Comment connaissait-elle mon prénom ?

Il n'y avait plus personne sur le cailloutis en face de moi, alors je me suis levé lentement, j'ai marché dix pas, Sirius me précédait. Il renifla un petit tas de graines posées sur le chemin. Imbécile que je suis, je les ai ramassées et tout au long de mon parcours, j'en ai jeté une de temps en temps sur l'humus des feuilles mortes, jusqu'à mon retour à la maison.

Depuis plus d'un mois chaque dimanche j'espérais retrouver Clio. Mais je ne croyais pas pour autant à ce conte de fées. Les deux ou trois amis avec lesquels j'avais évoqué mes rencontres m'avaient ri au nez en vantant mon imagination. Je n'avais pas insisté. Cependant je comptais bien retrouver cette adolescente et éclaircir le mystère de l'enfant des bois. Je courrais par le mur d'Offemont où l'arbre n'était toujours pas dégagé et je passais régulièrement par le carrefour « Bonne Nouvelle ».

Si janvier fût clément, l'hiver, à la chandeleur reprit vigueur. Les jours cependant rallongeaient un peu, et puis qu'il vente ou qu'il neige, je cours. Ce matin là, c'est bien couvert que je me suis élancé de la maison vers la forêt. Ma demeure est adossée au Rond Buisson. Par un escalier en rondins au fond du jardin, on rejoint un sentier abrupt qui mène à la forêt.

Une bruine glacée tombait sur mes épaules, il fallait bouger pour ne pas avoir froid et je trottais déjà en montant les marches.

Je l'ai vue avant qu'elle n'ait prononcé le moindre mot. Elle était assise sur le sol, adossée à un petit hêtre en haut du chemin. Elle m'attendait. L'ascension m'avait coupé le souffle. Je me suis appuyé sur le tronc d'un chêne, essayant de reprendre ma respiration.

« Je voulais voir ta demeure, Théo. Je voulais voir tes jardins, tes buissons. Je voulais voir tes arbres. Pourquoi n'as-tu que des tilleuls ? »

« Pourquoi je n'ai que des tilleuls ? Ce sont les chevaux. Le propriétaire précédent en possédait, ils ont dévoré l'écorce de tous les arbres, sauf les tilleuls. »

« Les chevaux ils me font peur. La dame elle, elle monte un cheval bleu ! »

Son regard s'était assombri. Nous n'étions qu'à un mètre l'un de l'autre. Jamais je n'avais pu l'observer de si près. J'ai alors réalisé que je n'avais pas affaire à quelqu'un d'humain et pourquoi elle ignorait le mot « température ». Je voyais la pluie frapper une sorte de membrane invisible tout autour d'elle et dégouliner en petites rigoles à quelques millimètres d'une peau parfaitement sèche.

« Il y avait des hêtres dans ton jardin ? » demanda t'elle.

« Ils étaient morts, j'ai dû les couper. »

Son sourire qui avait disparu revint soudain illuminant la grisaille de l'hiver.  
« Je sais, je vais m'occuper de ton jardin. Les hêtres reviendront. Tu veux ? »  
« Est-ce que les hommes ont des fées ? » j'ai demandé.  
« Je ne sais pas, je suis la fée des hêtres pas la fée des hommes ! »

Alors, pourquoi j'ai fait ça, je suis incapable de l'expliquer. Je crois que j'ai pensé que si je l'attrapais, je prouverais son existence. Je me suis précipité sur elle. Mes bras n'ont rencontré que le vide, ma tête a heurté violemment le tronc et sous le choc je suis tombé au sol. Clio avait disparu. Sirius me regardait, la tête de côté, les oreilles dressées. Il poussa un petit cri plaintif.

« Je sais, je suis un idiot ! » lui dis je, en massant la bosse qui poussait sur mon front. J'étais trempé, transi et endolori. Le froid mordait ma chair et ma bêtise me déchirait l'âme. Une bise glacée agita le branchage. Et une voix se glissa dans ma tête:

« Ne pas me toucher, il ne fallait pas me toucher ! »

Jamais les quinze kilomètres parcourus ce jour là ne parvinrent à me réchauffer. Quelque chose d'irréparable, quelque chose d'inéluctable s'était passée, je le savais.

Il est venu déjà un autre hiver depuis ce jour là. Je continue à courir tous les dimanches, attentif au moindre bruit, au moindre écureuil et au pied du cercle des cinq petits hêtres qui poussent au fond de mon jardin, je me demande s'il me sera permis de la rencontrer à nouveau.





## L'affaire du poste d'Ollencourt

La maison forestière d'Ollencourt est fermée depuis quelques temps maintenant. Son dernier occupant, un garde ONF a été muté loin de Laigue et depuis le déménagement de sa petite famille, la maison est vide. Les mauvaises langues prétendent que le départ du garde forestier a précipité la

fermeture définitive du café de l'Aigle à Tracy, mais ce sont les mauvaises langues... En tout cas les deux bâtisses sont bien tristes aujourd'hui.

Le poste d'Ollencourt se tient à l'entrée de Tracy le Mont, isolé en forêt, quelques centaines de mètres avant les premières habitations, construit face au carrefour du même nom, à l'entrée du chemin des Princesses. Les habitants s'étaient émus de l'état d'abandon du poste forestier, arguant que les gamins y jouaient souvent, qu'il était régulièrement squatté et qu'un jour ou une nuit, il finirait par brûler. Le maire s'en était inquiété auprès de l'Office national des forêts. La seule réponse de celui ci fut de menacer d'une action en justice le malheureux qui avait pénétré la maison close pour y prendre quelques photos. Maison close qui ne l'était pas tant que ça, volets ouverts, portes béantes et courants d'air à tous les étages.

Donc, la maison est vide, enfin vide... Je sais maintenant qu'elle ne l'était pas tout à fait. Deux ans après le départ de son dernier occupant, on voyait parfois en passant la nuit, d'étranges lumières blanches ou bleues s'allumer derrière les carreaux. On entendait en se promenant près de celle ci, des claquements, des grondements et toutes sortes de bruits étranges qu'on attribuait à l'œuvre du vent. Etait ce vraiment le vent ?

« L'affaire » a débuté un mercredi d'octobre vers dix sept heures quand deux adolescents paniqués et essouffés prévinrent leurs parents qu'il y avait un cadavre dans la maison forestière. Les deux gamins étaient tellement effrayés et avaient l'air si sincère que les parents téléphonèrent aussitôt à la gendarmerie d'Attichy pour les prévenir de la présence d'un mort au poste d'Ollencourt.

Les pandores arrivèrent en force, fouillèrent la maison de fond en comble, ne trouvèrent rien et rentrèrent bredouilles et furieux. Cependant, le déplacement des forces de l'ordre n'était pas passé inaperçu et le soir même la rumeur courait le village :

« On a trouvé un cadavre dans la maison forestière ! »

C'est ainsi, par mon voisin, que j'entendis parler pour la première fois de cette étrange histoire.

L'interrogatoire des deux témoins me fût rapporté plus tard par l'un des policiers. Les gosses questionnés séparément et plusieurs fois feront toujours le même récit, que les gendarmes classeront sans suite.

Ce mercredi Tristan et Aymeric respectivement âgés de douze et treize ans avaient décidé de passer l'après midi au poste d'Ollencourt pour y claquer des pétards et fumer discrètement une cigarette du paquet qu'ils tenaient caché sur place. Ils pénétraient dans la maison par l'arrière, le portail n'était pas fermé.

Les pétards dans la maison vide, c'était super, ça résonnait des murs aux plafonds dans un vacarme assourdissant. Ils s'apprêtaient à allumer une cinquième mèche, lorsqu'ils perçurent un grondement sourd venant du sol de la maison. Avant même de l'entendre, ils sentirent une vibration dans le carrelage, le grondement s'amplifia et ils entendirent une voix caverneuse crier :

« Cela suffit, je suis propriétaire de cette demeure, personne ne troublera plus cet endroit. D'où viennent ces bruits, où sont leurs auteurs, que je m'en débarrasse une fois pour toutes. Les bêtes des marais vont les adorer ! »

La voix semblait sortir des entrailles de la maison, du sol lui même. Une porte claqua. Les enfants terrorisés grimpèrent, autant avec les mains qu'avec les pieds les escaliers menant à l'étage, en faisant le moins de bruit possible. Ils songèrent à sauter par la fenêtre pour échapper au danger, mais le péril était plus grand encore de faire une telle chute. Ils réalisèrent alors qu'à l'étage, ils s'étaient coupés de la possibilité de s'enfuir et se tapirent derrière la porte d'une des chambres, craignant de voir surgir à tout instant le détenteur d'un si terrible organe. Leur crainte était fondée. Un pas lourd se posa sur la première marche de l'escalier, puis un deuxième, un autre encore... Les pauvres gamins étaient persuadés qu'ils allaient prendre la raclée de leur vie, suivi d'un sermon paternel, lorsque le garde forestier qui montait l'escalier les ramènerait chez leurs parents.

C'est alors qu'une autre voix se fit entendre, une voix féminine, douce mais ferme.

« Laisse les tranquille, retourne aux marais de Saint Léger, à ta tourbe et ne t'occupes pas des affaires des hommes. Cet endroit ne t'appartient pas ! »

Le bruit des pas dans l'escalier cessa et la maison s'emplit d'un lourd silence que rompit la voix de l'homme :

« Non ! Sylvanide, je ne retournerai pas dans les marais. Le territoire sur lequel est bâtie cette maison est le mien, tu le sais ! Je ne fais que reprendre mon bien. Tu peux bien régenter chaque arbre de ton domaine, chaque animal caché dans les fougères et donner tes ordres aux petites nymphes qui te servent, les marais eux sont à moi et à moi seul ! »

« Tu peux user des marais, Altigor, c'est ton droit, en effet. Mais tu connais la règle, pas de contact avec les hommes et ceux ci ne sont que des petits d'hommes, que vas tu faire d'eux ? »

« Les noyer dans la boue des marais, le bestiaire des roseaux s'en réglera ! »

« Les hommes chercheront leurs enfants, ils ne renonceront pas, nous n'aurons plus de paix, ni toi, ni moi, ni personne dans cette forêt, faire cela c'est nous condamner tous ! »

Altigor éclata d'un rire énorme qui fit trembler les murs. Tristan et Aymeric, tout tremblants eux aussi, entendirent son pas lourd redescendre lentement l'escalier.

« La jolie dame s'inquiète pour ses fillettes, elle s'inquiète pour peu de chose. Les hommes ne chercheront pas leurs petits. Je ramènerai leurs ossements dans la maison, puis je brûlerai celle ci, la forêt repoussera comme elle a repoussé sur les ruines de la maison du carrefour de Tracy et les hommes n'y mettront plus les pieds ! Ils penseront que les petits n'auraient jamais du jouer avec les allumettes. Ah ! Ah ! Ah ! »



« Tu deviens fou Altigor, est ce l'humidité des marais qui ronge ainsi ton jugement ? »

« Fou, tu oses me traiter de fou ! » hurla celui qu'elle avait appelé Altigor.

Les enfants entendirent le pas de l'homme s'accélérer, il courait à travers la maison.

« Ne fais pas cela ! » dit doucement la femme.

« Je vais te tuer de mes mains, je vais tordre ton joli coup de reine. Et lorsque j'en aurai fini avec toi, je m'occuperai de tes servantes, je les supprimerai toutes, je les écorcherai vives, elles aussi nourriront les bêtes du marais. »

Un bref éclair bleu traversa la maison.

Altigor poussa un cri aigu et les gosses l'entendirent s'affaler sur le carrelage juste en dessous d'eux.

« Tu deviens fou Altigor ! » répéta la dame.

Puis le silence est retombé dans la maison. Ils n'entendaient que les feuilles tourbillonner dans le vent d'automne. Aucun des deux n'osa bouger le temps d'une éternité. Le soleil palissait au loin. Un hennissement se fit entendre dans la forêt proche. Cela rassura Tristan, en silence il se rapprocha de la fenêtre, à quatre pattes. Ce qu'il vit sur le chemin des forges le laissa muet de stupeur. Une dame vêtue de bleu, était montée sur un cheval bleu lui aussi, « un cheval de course, avec une belle crinière aussi longue que les cheveux de la dame » précisa t'il aux gendarmes.

La dame contemplait la maison. Lorsque son regard croisa celui de Tristan, elle donna un ordre à l'étalon et disparut en quelques secondes. Le bruit du galop s'estompa rapidement, le silence se fit à nouveau.

« Je pense qu'on peut sortir ! » murmura Tristan à Aymeric.

« Tu... tu crois ! » bredouilla celui ci.

Tristan ne répondit pas, il était déjà dans l'escalier et descendait lentement, marche à marche.

« Attends-moi ! » cria Aymeric. La phrase résonna dans la maison vide.

« Chuuuuut ! » répondit Tristan. Il s'était tapi derrière la rambarde, craignant que l'homme ne réapparaisse. Mais rien ne bougea. Alors il se mit debout et descendit rapidement, suivi comme son ombre par Aymeric qui était le plus craintif des deux. C'est alors qu'ils virent le mort. Tout ce qu'il y a de plus mort, étalé de tout son long juste au pied de la porte d'entrée. Un petit bonhomme au yeux jaunes et mi clos qui fixaient le plafond, habillé d'une sorte de combinaison d'écaillés grises. En le voyant si petit, Tristan se demanda si c'était bien le même homme qui avait cette terrible voix et un pas si lourd. Aymeric ne lui laissa pas le temps de chercher la réponse :

« J'ai peur ! » balbutia t'il accroché au T-shirt de Tristan.

« Moi aussi, foutons le camp ! » répondit celui ci.

D'un bond, il sauta par dessus le mort, toujours suivi d'Aymeric qui fermait les yeux. L'air frais du dehors les ragailardit et ils coururent sans s'arrêter jusque chez eux.

Jamais le récit des enfants ne sera rendu public et pour cause. Les gendarmes qui ne trouvèrent pas de cadavre et auxquels on ne signala pas la disparition de quiconque finirent par conclure qu'il ne devait pas y avoir que du tabac dans les cigarettes que fumaient en cachette les gosses et « l'affaire du poste d'Ollencourt » en resta là.

Quelques mois plus tard j'ai pu parler à Tristan. Il m'affirma encore à cette occasion :

« Le mort, il était là à nos pieds et la dame, ses longs cheveux d'argent et son cheval bleu, je les ai vu, comme je vous vois Monsieur Théo ! Je le jure sur la tête de mes parents. »

« Je te crois ! » lui ai je simplement répondu.





## Le carrefour de l'écho

Il existe en forêt un système de signalisation fait de poteaux équipés de pancartes, installé aux principaux carrefours de Laigue et de Compiègne. Laigue possède cinquante-sept de ces poteaux. Ceux-ci étaient, il faut le dire, en bien piteux état. Certains même avaient complètement disparus. Les pouvoirs publics en partie, mais surtout une association de passionnés en a entrepris la réfection. Celle-ci est aujourd'hui pratiquement achevée.

Pour permettre l'entretien des carrefours, l'association demande à des bénévoles de « parrainer » un ou plusieurs poteaux. Je me suis porté volontaire pour m'occuper des carrefours de Chartres et de Briançon aux deux extrémités de Laigue. L'un à proximité de Montmacq et l'autre sur Saint Crépin. Cette responsabilité à dire vrai, ne demande guère d'investissement. Elle consiste à visiter mes filleuls de temps en temps et si besoin d'avertir l'association d'éventuelles dégradations. Les poteaux de Tracy Le Mont, de Saint Léger et de l'Echo n'étaient pas restaurés lorsque je suis devenu « parrain ». La réparation de ce dernier n'était pas dans les priorités de l'association, puisqu'elle avait demandé à la commune une subvention pour le remplacement pur et simple du poteau de Tracy, situé sur le chemin des princesses. Or c'est l'Echo qui fut rénové le premier, très rapidement et d'une manière fort mystérieuse.

Une amie m'avait demandé d'appuyer sa demande pour le parrainage du dit poteau. Sitôt dit, sitôt fait, elle devint marraine de l'Echo. La rencontrant dans Tracy, à quelques temps de là, elle me tint ces propos:

« Dis donc, c'est efficace d'être marraine, je suis monté à l'Echo ce matin et mon filleul est déjà flambant neuf. Je n'ai plus qu'à bien le surveiller ! »

« C'est impossible, en courant hier je suis passé par l'Echo, il est toujours nu, sans pancartes, sans peinture et tout gris ! » m'exclamais-je.

« Alors, c'est que les fées l'ont rénové cette nuit ! » répondit-elle dans un grand éclat de rire avant de poursuivre sa route.

J'étais resté perplexe devant cette réponse, le mot « fée » chez moi évoquait des rencontres déjà lointaines. Songeur, j'ai failli courir pour rattraper mon amie, lui demander si elle connaissait Clio et... et passer pour un idiot. J'ai laissé sa frêle silhouette s'éloigner sur le trottoir et disparaître au coin de la rue. Cependant, le soir même au soleil couchant, je constatais de visu la rénovation du poteau de l'Echo et j'avais la confirmation dans la soirée, par le courriel d'un responsable de l'association qu'ils n'avaient entrepris aucun travail sur celui-ci. Ce phénomène m'avait troublé, Clio avait prétendu être la fée des hêtres, peut-être qu'il y avait une fée des poteaux de Laigue. C'était absurde. Mais comment expliquer que l'Echo ait retrouvé sa splendeur en si peu de temps, sans que personne ne le revendique ?

Peut-être que l'explication se trouve dans le récit suivant qui me fût rapportée quelques jours après.

Il y avait parmi les natifs de Tracy le Mont, un certain Bernard Mortefontaine, un brave gars qui gagnait sa vie de ferme en ferme, binant les betteraves par ci, rentrant les foins par là. Il n'avait jamais passé son permis de conduire et je le croisais fréquemment quand il était en repos, sur son cyclomoteur dans les chemins de Laigue, surtout en période de champignons. Assurément, il arrondissait ses fins de mois en vendant aux cuisines des restaurants de Compiègne ou de Noyon, les cèpes, girolles et autres trompettes de la mort qu'il ramassait par kilos quand la saison était propice. Nous n'étions pas vraiment amis, mais j'étais l'un des rares qui parfois prenait le temps de l'écouter.

« Faut que j' vous parle, Monsieur Théo » me héla t'il un jour.

« Il faut que tu me parles de quoi, Bernard ? »

« Vous n'allez pas me croire, mais faut que j'en cause à quelqu'un, il m'est arrivé une drôle d'histoire en forêt ! »

« Tu ne trouves pas de champignons, il fait trop sec cette année ! »

« C'est pas ça, M'sieur Théo, c'est pas ça. Mais laissez moi parler, c'est pas facile à dire, c'que j'ai vu ! »

« Bon, vas y, je t'écoute ! »

« Ben voilà, samedi soir, j'voulais entendre les cerfs... »

« Tu t'intéresses au brame toi, t'étais pas à la chasse plutôt ? »

« Ah non, m'sieur Théo, pour les champignons d'accord, mais j'braconne pas, j'aime bien regarder les bêtes, c'est tout. »

« Et tu les regarde la nuit ? »

« Vous moquez pas M'sieur Théo, c'est pour le plaisir du brame c'est tout ! »

« Allez, raconte ton aventure ! »

« Ben, y'avait des jeunes dames dans la forêt, l'aut' nuit ! »

« C'est ça qui te trouble ? Ca n'a rien d'extraordinaire, tu n'es pas le seul à vouloir entendre un cerf bramer, voilà tout ! »

« Ouais ! Sauf que des filles qui brillent à un mètre cinquante du sol en train de s'affairer autour d'un poteau, j'avais jamais vu avant ! On aurait dit des lampions la nuit du 14 juillet ! »

« ???? »

« Ca vous en bouche un coin, hein m'sieur Théo ! »

« Comme tu dis ! Elle commence à m'intéresser ta virée nocturne, des filles qui brillent, tu dis ? »

« Ouais, toutes les couleurs, y'en avait cinq, elles tournaient autour du poteau en gesticulant, elles allaient de haut en bas ou de bas en haut, ça virevoltait dans tous les sens, elles n'avaient pas d'ailes mais elles flottaient dans l'air comme ça. Il ne devait pas être loin de minuit. Y avait pas un bruit, juste le vent dans les feuilles, les demoiselles elles bougeaient vite, mais ça ne produisait aucun son et elles ne parlaient pas entre elles.

En fait, j'venais du mur d'Offémont quand j'ai aperçu des lueurs au carrefour. Je me suis avancé doucement sur le sable de l'allée et c'est là que je les ai vues. Enfin les quatre premières, je les ai surtout aperçues, car elles sont parties avant que je puisse vraiment savoir à quoi elles ressemblaient. Mais la cinquième, elle s'est posée sur le sol, elle s'est reculée du poteau, elle l'a regardé un vrai moment, puis elle a dit : « la dame sera contente » et alors elle a disparu aussi, d'un coup. C'était un beau brin d'fillette m'sieur Théo, jeune et jolie dans sa petite robe jaune, avec des cheveux frisés comme un mouton. Mais le plus extraordinaire c'est qu'elle avait comme une deuxième peau transparente au dessus de la sienne, ça la recouvrait

partout de la tête aux pieds et la lumière elle était là entre les deux peaux, une drôle de lumière jaune. En fait, elle ne portait pas de lampe, elle était la lumière... »

Jamais je n'avais rencontré Clio la nuit, la membrane qui la recouvrait, je ne l'avais découverte qu'au hasard d'un crachin hivernal le mauvais jour où j'avais tenté de m'emparer d'elle. Il n'empêche, ce brave Mortefontaine ne pouvait avoir inventé ça et si la description qu'il me faisait ne correspondait pas à Clio, c'était, pour le moins le portrait d'une de ses semblables. Clio... Je pensais à son regard clair, j'entendais sa voix mutine s'adressant à moi :

« Oui, Monsieur, je peux éclairer les chemins les plus sombres, traverser les nuits les plus noires, mais il ne faut pas me toucher, Théodore, pas me toucher... »

« Hé, m'sieur Théo, vous m'entendez quand je vous parle ? »

Ce n'était pas la voix de Clio qui me tirait de ma rêverie, mais celle, bien moins douce de Bernard Mortefontaine.

« Bah ! De toute façon, j'ai rien de plus à dire, elle est partie comme les autres, comme une ampoule qui s'éteint et puis plus rien. Il n'est resté que le poteau, le chemin, la lune, les arbres et la nuit. Alors j'ai fait demi-tour et je suis rentré presto à la maison. J'aime pas trop les affaires de sorcières. C'est pas banal comme histoire, hein m'sieur Théo ! »

« Dis donc Bernard, t'aurais pas un peu abusé des nectars de la cave de Tracy ce soir là ? »

« Ah non M'sieur Théo, non, vous savez bien, j'bois que d'l'eau. »

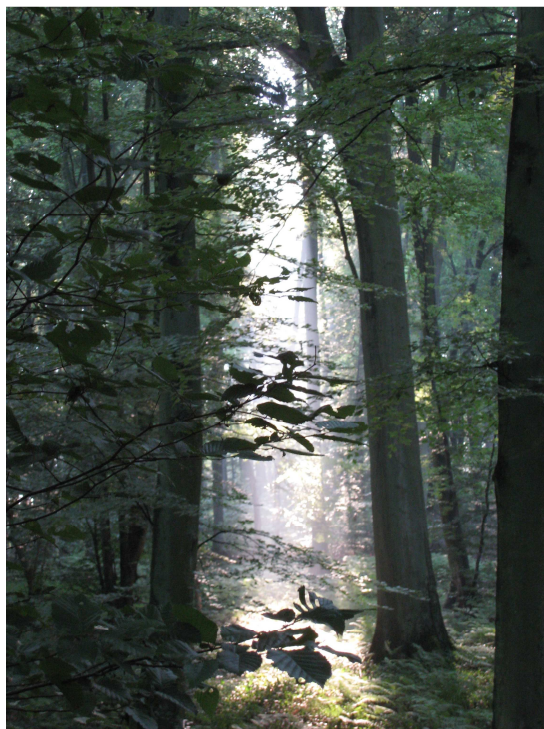
« Je sais, Bernard, je sais, mais qui peut croire à ton histoire, hein, qui ? »

« Ben vous, m'sieur Théo ! Vous, vous pouvez y croire, c'est pour ça que j'la raconte qu'à vous, les autres ils diront que je suis fou ! »

Mon visage s'était illuminé d'un large sourire :

« Tu sais Bernard, je me demande si nous ne sommes pas fous tous les deux, toi qui me raconte des histoires de fées ou de sorcières et moi qui les écoute en rêvant d'en attraper une un jour ! Oui, si tu es fou, tu n'es pas le seul. Et c'était où ta rencontre l'autre nuit ? »

« Ben, à l'Echo, m'sieur Théo, au carrefour de l'Echo... »





## Le chêne de Sainte Croix

J'avais promis mon aide à une association de Tracy pour préparer la marche de novembre, une des trois sorties annuelle organisées par celle-ci. Ces randonnées d'un jour attirent beaucoup de monde. Plus d'une centaine de personnes met un pied devant l'autre et marche ainsi toute une matinée jusqu'au partage d'un repas convivial dans la grande salle communale.

Le tracé était prêt, il s'agissait juste d'une reconnaissance des passages et pour moi d'enregistrer le parcours pour l'imprimer ensuite. Nous sommes partis par une froide après midi d'octobre. Le soleil fanfaronnait tant qu'il pouvait, mais la montée du Godebert en vélo me réchauffa bien mieux que lui. Nous empruntâmes la rue Pillet-Will, puis la forêt enfin. L'automne pavait d'or et de cuivre les chemins empruntés et j'entendais le chant désespéré des feuilles mortes sous les roues. Je respirais profondément, je me sentais chez moi.

Pierre avait précisé les choses :

« On suit le mur d'Offémont, jusqu'aux ruines de l'abbaye puis on remonte jusqu'au chêne de Sainte Croix, retour par l'Echo, route des Princesses, le carrefour de Tracy et Cosne, environ douze kilomètres. »

Tout allait bien, nous pédalions en devisant tranquillement sur les difficultés du parcours, trouver le meilleur endroit pour faire la pause et installer la table de collation. Nous parlions de la vie et de ses aléas, des mots d'amis, des mots d'hommes où il n'était question ni d'argent, ni de réussite, des mots tranquilles.

Nous approchions ainsi du chêne de Sainte Croix qui doit sa notoriété au fait qu'une de ses branches avec le temps s'était enfoncée dans une autre. Grâce à cet état inattendu celui-ci depuis, défiait les lois de la pesanteur et donnait un air de triangle isocèle au vieil arbre.

J'avais la tête dans le guidon, j'ai entendu Pierre dire :

« La branche ! La branche, elle est tombée ! »

J'ai levé les yeux, la grosse branche avait écrasé la petite clôture qui protégeait l'arbre remarquable. Elle gisait au sol, humiliée. Il n'avait plus l'air de rien le beau chêne ! L'ONF était intervenu, les tronçonneuses avaient coupé au ras du tronc le pauvre moignon et il ne restait qu'un mètre à peine du rameau de soutènement.

Il ne restait qu'un mètre à peine du rameau de soutènement. Oui, mais sur celui-ci se balançant lentement, les bras tendus sur le bois, il y avait une jeune fille, court vêtue.

« Tu vois ce que je vois Pierre ? »

« Tu vois quoi ? »

« Euh, non rien, rien, un jeu de lumière ! »

Ce jeu de lumière là ressemblait à la description de la fée qu'avait rencontrée Mortefontaine à l'Echo. Des cheveux de mouton frisé au dessus d'une robe jaune. Il

n'avait rien dit de ses yeux bridés et noirs, de son regard d'amande, qui me fixait moqueur, différent et pourtant si semblable à celui de Clio.

« Il ne me verra pas Théo, il ne m'entendra pas non plus, c'est comme ça. Ne dis rien surtout, ce n'est pas un signe de santé mentale que de parler seul. Ecoute ce que j'ai à te dire, mon nom est Alcyne, je suis la sœur de Clio et la fée des chênes... »

« Clio, où est elle ? » m'exclamai je.

« Tais toi, Théo, regarde la tête de ton ami. »

Pierre me regardait étrangement.

« Tu es bizarre, Théo, ça va comme tu veux ? » demanda t'il.

« Oui, oui ! Un petit coup de pompe, ce n'est rien ça va passer ! »

Alcyne ne répondit pas à ma question :

« Si tu ne veux pas que je sois désagréable, il vaut mieux ne pas évoquer Clio. En fait, la Dame veut te parler du vieux chêne. Reviens seul Théo, dès que tu peux. Je serais là, reviens ! ».

Pierre pédalait déjà vers l'Echo, il se retourna :

« Alors, tu viens ! »

J'ai levé les yeux une fois encore, il n'y avait plus personne sur le pauvre chêne.

« J'arrive, j'arrive ! » dis je en remontant sur ma selle.

« C'est le chêne qui te met dans cet état là ? »

« Oui, c'est le chêne, c'est la fin d'une histoire, cette branche brisée, ça me laisse tout chose ! »

« Il y en a d'autres des grands chênes en forêt, tiens celui des Plainards, il a trois cent ans parait il ? »

« C'est ce qu'on dit, mais le chêne des Plainards, il est tout moche, manchot, tronçonné de partout. Ce n'est plus qu'un arbre-tronc envahi par le lierre et agonisant. Il est loin de la splendeur de celui-ci ! »

Ma main indiquait un point quelque part derrière moi.

Je fus silencieux sur mes pédales toute la fin du parcours. Le soleil déjà se levait sur un autre bout du monde, une grande ombre envahissait tout. Fin octobre le jour manque aux amoureux de la lumière.

« OK, Pierre, dès que je suis rentré, je t'imprime le parcours et te l'envoie, promis. Allez bonne soirée et bises chez toi. »

La nuit tombait, il était trop tard pour remonter là haut. Demain c'était dimanche. Demain j'irais courir à sainte Croix.

C'était la première gelée de la saison, la pelouse était blanche et raide. Le soleil posait frileusement des reflets roses sur les pierres de saint Brice. J'avais enfilé des gants, mis un bandeau. Chacune de mes respirations exhalait des volutes de vapeur. Mon cœur tapait fort dans ma poitrine. J'ai monté quatre à quatre le petit escalier au fond du jardin après avoir salué mes petits hêtres. J'espérais qu'Alcyne, ou Clio même, serait là, assise sur le sentier. Je fus déçu, il n'y avait personne. Sirius m'attendait au carrefour, attendant que je lui donne la direction à prendre.

« On va tout droit le chien, j'ai rendez vous ! »

Il n'attendait que cet ordre, il bondit devant lui, le nez dans les feuilles et je le suivis, mes jambes voulaient en découdre.

J'ai couru aussi vite que je l'ai pu jusqu'au gros chêne. Il y avait là, deux voitures vides, promeneurs perdus sur les chemins glacés. La course m'avait réchauffé, j'ai ôté mes mitaines.

Il n'y avait personne dans l'arbre, personne à son pied. J'en ai fait trois fois le tour, tapant dans les feuilles mortes qui retombaient inertes et résignées. La déception était à la mesure de l'attente. J'ai posé un regard circulaire sur les chemins qui menaient ici, ils étaient vides, rien, ni personne.

« Tu en as mis du temps, Théo, j'ai cru que tu ne reviendrais pas, allez suis moi ! »

Vivement, je me suis retourné. Alcyne était assise sur le capot d'une des voitures, elle sauta et s'élança gracieusement en disant.

« Allez, voyons si vraiment tu cours vite ! »

« Mais, où va-t-on ? »

J'ai sifflé le chien qui avait disparu dans les bois.

« Ce que les hommes sont curieux, tu verras bien ? »

Sirius était sorti d'un buisson, la truffe pleine de terre.

« Tu devrais apprendre à trouver les cèpes ou les morilles au lieu de chasser les taupes. Viens ! » lui ai-je lancé.

Alcyne courait devant, Sirius l'ignorait, comme il avait ignoré Clio. Je respirais dans son sillage des odeurs florales, des parfums de chèvrefeuille, inhabituels en cette saison. Je savais que cela ne me serait pas donné souvent de courir avec une fée, j'aspirais à pleins poumons. Alcyne semblait glisser sur les feuilles, ses pas n'imprimaient pas le sol. Elle avait de jolies jambes, des mollets fermes, la peau d'une blancheur laiteuse et les pieds nus. Elle courait vite et je devais batailler ferme pour ne pas la perdre de vue.

« Attends, attends Alcyne, je ne peux te suivre si vite, si longtemps ! »

Elle s'arrêta, se retourna, désappointée.

« Je ne sais ce que Clio peut trouver d'intéressant aux hommes. Ils sont faibles, bavards, vieillissent vite et avancent lentement ! »

Les mains sur les genoux, j'essayais de reprendre mon souffle.

« On ne choisit pas d'être ce que l'on est ! » tentais je maladroitement.

« La grande Dame t'attend, Théo, il faut nous dépêcher ! »

« Je fais ce que je peux, marchons un peu si tu veux bien ! »

« D'accord, mais ne t'avises pas d'essayer de m'attraper, je n'aurai pas la gentillesse de Clio à ton égard. »

Alcyne connaissait donc l'histoire, penaud, j'ai préféré changer de sujet.

« Clio m'a affirmé être la fée des hêtres, toi tu es la fée de qui ou de quoi ? »

« La fée des chênes, je te l'ai dit hier ! »

« Et qu'est il arrivé au chêne de Sainte Croix ? »

« Tais toi donc Théo, la Dame te dira tout ça, cependant Altigor n'y est pas étranger ! »

J'ai ravalé ma salive. Altigor, je connaissais ce nom, d'après les mômes c'était le mort de la maison forestière. Je n'ai pas pu m'empêcher :

« Est-ce que la dame monte un cheval bleu ? »

« Bavards et curieux, disais je, cours, pendant ce temps tu ne parles pas ! »

Elle s'élança à nouveau et toute la fin du parcours, je n'ai fait que chercher le souffle nécessaire à ne pas la perdre. Mais peut être qu'au bout de cette course effrénée, il y avait une fée et une dame montant un cheval bleu, un de ces animaux que Clio semblait craindre.

Nous avons rejoints le mur d'Offémont, Alcyne avait pris à droite vers les ruines de l'abbaye. Sirius, entre elle et moi tirait la langue. J'ai murmuré :

« Tu vieillis vite aussi mon chien, mais il est vrai que tu es moins bavard ! ».

Alcyne traversa la grille qui fermait le domaine sans s'arrêter de courir comme si c'était un simple rideau d'eau.



« Je ne sais pas faire ça moi, je ne peux pas passer ! » mes mains s'étaient agrippées aux barreaux.

« Ah oui ! C'est vrai. » Répondit Alcyne d'un ton las. Elle fit demi-tour, sa main fouillait une poche invisible dans le safran de sa robe, elle en sortit une petite clef cuivrée qu'elle introduisit dans le cadenas et libéra la vieille porte métallique de la chaîne qui la tenait fermée. Arc boutée sur un des battants, elle libéra un passage et se courbant à mon entrée dit :

« Bienvenue chez nous Messire ! »

Si c'était bien la première fois qu'on me donnait du « Messire », ce n'était pas la première fois que j'entrais dans les ruines de l'abbaye de Sainte Croix.

C'était il y a plus de vingt ans, un autre dimanche matin, mes pas de promeneur m'avaient mené jusqu'ici venant de Saint Crépin. La grille était grande ouverte et m'aventurant à l'intérieur, j'avais trouvé un vieux monsieur qui tenait un grand livre à la couverture rouge posé devant lui. Il m'avait laissé visiter les ruines, les pierres tombales des anciens moines et consulter son livre d'histoire. Il n'était pas gardien de musée. Il n'était pas disert. Il n'était pas savant non plus. Il n'éteignait pas ma soif de connaissance. A chacune de mes questions, il se contenta de m'indiquer du doigt son vieux bouquin aux pages jaunies. En repartant, je lui ai laissé quelques francs qu'il salua d'un signe de tête en continuant de rouler sa cigarette. Je n'ai jamais su son nom, sa profession, sa qualité, mais je lui suis reconnaissant d'avoir fait partager ce trésor à tous ceux qui passèrent là ces vieux dimanches. Maintenant qu'il est mort paraît-il, la grille est fermée. On ne visite plus. Mais son grand ouvrage rouge, on peut le lire. Il en existe deux exemplaires à la bibliothèque de Tracy\*.



« Bienvenue chez nous Messire ! » m'avait dit Alcyne. Je ne pus m'empêcher de penser en franchissant la porte :

« Offémont, le mont aux fées ! »

Un sourire illumina le visage d'Alcyne.

« Tu deviens perspicace, Théo ! »

Mon œil se laissait caresser par la beauté du lieu. La ferme, la vieille grange dimière, le pigeonnier face à moi, sur ma droite les ruines, la tourelle, l'abbaye. Mon esprit résonnait des chants grégoriens, des coups du fléau sur le grain, l'envol bruyant des colombes, l'aboiement des chiens. Tout bruissait du silence de ces vies disparues. Un cheval hennit derrière moi.

« Nous sommes arrivés ! » dit Alcyne.

Elle alla rejoindre le petit groupe qui venait d'apparaître entre le mur et moi. Elles étaient trois, trois petites fées qui se tenaient autour d'un étalon bleu gris monté par une femme aux longs cheveux d'argent qui me regardait fixement. Je ne pouvais distinguer leurs traits, mais il me sembla que Clio n'était pas parmi elles. Alcyne souriait à la cavalière, elle maintint le cheval pendant que celle-ci en descendait. La

dame s'avança vers moi, elle portait une longue robe bleue qui ne jurait pas avec l'ambiance médiévale du coin. On ne voyait rien de ses jambes, elle aussi semblait glisser plus que marcher. Les quatre sœurs restèrent autour du cheval. Celui-ci hennit bruyamment.

« Je reviens Janor ! » dit-elle sans se retourner.

Elle fit encore quelques pas, s'arrêta à un mètre de moi, me sourit. Elle avait les yeux d'un bleu très pur. Les mêmes amandes que Clio ou Alcyne.

« Bonjour Théodore, mon nom est Sylvanide. »

Il se dégageait une grande force et une telle sérénité de la personne en face de moi que j'en fus profondément troublé.

« Qui êtes vous ? » ai-je bredouillé.

« Ce que je suis n'a aucune importance. Ce qui est impérieux c'est ce que nous devons faire aujourd'hui, et ce jour je dois te parler, écoute moi ! »

« Je ne comprends rien à tout cela, pourquoi est ce que je parle à des fées qui n'existent pas, pourquoi suis-je ici. »

« Tu es ici parce que j'ai demandé à Alcyne de t'y amener, quand aux fées pense ce que tu veux. Des enfants m'aperçoivent, Mortefontaine croise des filles la nuit et toi Clio te voulait comme ami. Question d'innocence ou d'amour. Seul l'amour sauve de la perte de l'innocence. »

« Qu'est devenue Clio ! »

« Clio est la première de mes filles, la plus fantasque aussi, la plus imprévisible. Tu n'es pas le premier homme qu'elle a essayé d'apprivoiser. Il y a de cela quatre cent de vos années, elle a mis en fuite une meute qui s'était attaqué à un de tes semblables. La forêt n'était pas alors, balafrée des grands chemins que les hommes ont tracés. Il n'y faisait pas bon se promener, surtout la nuit. Les guerres faisaient rage. Ce jour là Altigor commandait une troupe de loup qui attaqua le marcheur égaré. Clio l'a dégagé, mais trop tard, les morsures étaient profondes et les hommes sont fragiles. L'homme est mort, malgré les soins prodigués par Clio et ses sœurs. Elles l'ensevelirent dans le sable et Alcyne planta un chêne sur son tombeau, celui que vous appelez Sainte Croix. C'était la première fois qu'un homme mourait par notre faute, ce devait être la dernière aussi. Il ne faut pas mêler l'humanité à nos affaires. Altigor accepta de signer une trêve, en contrepartie j'acceptai de me retirer à Offémont. Les fées ont ramenées les bornes là où elles sont encore aujourd'hui. Cet accord fut conclu sur le chêne, Clio voulait un hommage à l'homme mort, que jamais plus cela n'arrive. La branche qui s'enfonçait dans l'autre branche était le symbole de cette alliance. Altigor vient de rompre cette trêve ! »

J'avais écouté Sylvanide sans l'interrompre.

« Et quel est mon rôle dans tout ça ? »

« Il ne faut pas abattre le chêne, je veux que tu empêches les hommes de l'abattre, les conséquences en seraient terribles ! »

« Je ne crois pas que ce soit dans les intentions de l'ONF ! »

« Il ne faut pas croire, il faut que tu en sois certain ! »

« Je ne pense pas qu'ils le feront ! »

« C'est tout ce que j'attends de toi ! »

Elle se détourna sans un mot de plus. Je l'ai regardé s'éloigner, subjugué par cette beauté bleue. Elle est remontée sur l'étalement, légère et gracieuse. Alcyne lâcha les rênes de l'animal, qui d'un mot de la dame s'éloigna lentement suivi des trois autres fées. Ce n'est pas l'horizon qui avala le petit groupe, quelque chose d'infiniment plus proche qui n'avait rien avoir avec l'espace. Où se tient l'horizon du temps ? Peut être à l'endroit où la dame venait de se volatiliser, à peine les ruines dépassées.

Alcyne revint vers moi.

« Je te ramène de l'autre côté ? » Elle souriait.

« Oui, oui s'il le faut ! »

J'ai détaché mon regard de l'abbaye, les deux battants de la grille devant moi s'ouvraient seuls.

« Ben, et la clef, elle sert à quoi ? » dis-je.

« Elle a ouvert tout à l'heure, elle va refermer maintenant ! » répondit la fée.

J'étais à nouveau sur le chemin. Alcyne était restée près de la porte, à l'intérieur. Quand celle-ci fût entièrement fermée, elle réajusta la chaîne, mit la petite clef dans le cadenas et verrouilla le tout.

« Plus besoin de clef maintenant ! » s'exclama t'elle. Elle lança le petit objet par dessus son épaule. Il y eut deux éclats métalliques dans l'air froid et sec de ce dimanche et la clef ne retomba jamais au sol.

Alcyne éclata de rire. Elle s'inclina comme lorsque j'avais franchi la porte tout à l'heure.

« Adieu, monsieur Théo ! »

Puis elle s'éloigna vivement et moi pendu aux barreaux qui nous séparaient, je l'ai regardé partir et disparaître entre les arbres du parc d'Offémont.

Elle chantonnait le temps des cerises.



\* « *La seigneurie d'Offémont* » Paul Guynemer, édité par la société historique de Compiègne



## La fontaine des deux cens

L'Office National des Forêts m'avait confirmé la bonne santé du chêne de Sainte Croix. La chute de la branche était due au temps qui avait passé, temps qui l'avait vu forcer, grandir, se développer et devenir trop lourde pour son petit étau naturel.

Celui-ci avait cédé, la branche était tombée, voilà tout. Ils n'avaient nullement l'intention d'abattre l'arbre. J'avais été incapable de leur répondre lorsqu'ils avaient demandé ce qui motivait ma démarche, ni pourquoi je m'intéressais tant à ce chêne.

Que pouvais je leur dire, qu'une dame en bleu, montant un cheval de la même couleur, accompagnée d'adolescentes peu vêtues qui apparaissaient ou disparaissaient au gré de leurs fantaisies, m'avait demandé de le faire ! Que le chêne recélait un secret dont j'ignorais tout ? Qu'Altigor n'avait pas péri dans la maison forestière, qu'en cassant la branche, il avait brisé une trêve séculaire ! Que le même chêne était le mausolée d'un homme mort depuis bien longtemps ! Non, je ne me voyais pas raconter tout cela à un agent forestier. J'ai balbutié quelques considérations historiques et géographiques qui n'avaient pas vraiment convaincu mon interlocuteur et nous en étions restés là.

Je ne sais pas comment j'aurais pu les empêcher de couper l'arbre, s'ils l'avaient voulu. J'avais lu qu'à Compiègne, ils avaient abattu le vieux chêne de Bangor rongé par un champignon, son bois avait, paraît-il, prit l'aspect d'une éponge sèche. Au printemps dernier une branche de dix sept mètres de long s'était fracassée au sol, l'ONF après examen de l'arbre avait pris la décision de l'abattre. Comment pouvais-je faire savoir à la dame que Sainte Croix n'avait pas à craindre un tel sort ? Si les fées savaient me trouver, je n'avais moi, aucun moyen de les joindre. Elle ne m'avait pas laissé son numéro de portable la dame en bleu !

Bien sur, je parcourais la forêt en tous sens chaque fois que je le pouvais, mais l'hiver venait, les jours raccourcissaient et j'avais cessé de courir, trahi par un genou récalcitrant qui nécessitait des soins et du repos. Pas une fée n'avait daigné montrer le bout de son nez. Un hennissement dans mon dos, un jour gris sur le chemin des princesses, m'avait fait me retourner vivement, le cœur frémissant. Mais ce n'était qu'un cavalier ordinaire qui montait une jument noire, luisante comme un bois d'ébène sous la pluie. De plus les chasseurs en cette saison occupaient fréquemment les lieux et Sirius et moi n'aimons pas nous frotter à eux. Mes recherches s'espaçèrent, mon esprit retourna à ses occupations habituelles.

La fontaine des deux cens avait bonne réputation, lieu de promenade dominical les anciens venaient souvent y remplir des brocs et des bidons qu'ils versaient sur leurs plantes vertes, ou donnaient à boire à leurs animaux

domestiques, quand ils ne la consommaient pas eux même. Ils la croyaient vierge de toute pollution et certains pensaient qu'elle était dotée de pouvoirs magiques. A Tracy la distribution de l'eau est communale et j'ai toujours pensé que le liquide qui coulait de mon robinet était d'excellente qualité malgré un léger goût de chlore parfois. Au moins était il analysé régulièrement, ce qui n'était pas le cas des deux cens. La source était aménagée en pavés de grés et un tuyau plastique délivrait, hiver comme été, un filet d'eau gros comme un doigt. C'est là que prenait naissance un ru qui s'écoule vers les Plainards et les marais de saint Léger. C'est là aussi que j'ai parlé avec Leila la première fois.

« D'habitude je ne laisse pas de traces, mais j'ai pensé que celles ci t'intrigueraient suffisamment pour que tu les suives ! » furent les premiers mots qu'elle m'adressa.

C'était fin décembre, Noël était passé, les cadeaux de la société de consommation, les repas pantagruéliques, les petits Jésus dans les crèches, les sapins savamment décorés, je n'aimais plus cela. Il n'y avait qu'une chose que je retenais, après Noël les jours rallongeaient et cette idée était douce à mon esprit.

Il avait neigé cette nuit là et l'envie de photographier les arbres blancs dans la lumière horizontale d'un éphémère lever de soleil m'était apparu comme une impérieuse nécessité. La neige ne tiendrait pas longtemps.



Leila avait raison, des marques de pieds nus dans la neige d'un petit matin de décembre, forcément on s'interroge, surtout quand celles-ci ne viennent de nulle part, commencent en plein milieu du chemin des princesses et vous amènent à la fontaine des deux cens. La propriétaire des pieds était là, accroupie sous le filet d'eau. Elle y remplissait un récipient de cuir cousu. Elle me regarda en souriant, reboucha sa gourde pleine et prononça cette phrase à propos des traces. Je ne fus même pas surpris. Je l'avais aperçu près de Sylvanide dans les ruines de Sainte Croix. Je l'avais vu s'éloigner, marchant à côté du cheval bleu.

J'avais mon appareil photo à la main, je le lui ai montré d'un geste et j'ai dit :

« Je peux ? »

« Si tu veux, Théo, mais tu seras déçu, je crois ! »

J'ai appuyé sur le déclencheur une dizaine de fois, Leila souriait, posait, s'amusait de moi. Mais lorsque j'ai voulu regarder mes images sur l'écran numérique, à la place de la fine silhouette aux joues grêlées de taches de rousseur et aux longs cheveux lisses qui dansaient dans le vent d'hiver, je n'ai vu que la forêt, que la source, que la neige.

Je devais avoir l'air fort désappointé, la fille éclata de rire et dit :

« Je m'appelle Leila, Leila des pins et tu ne m'attraperas pas plus que tu n'as saisi Clio ! »

« Décidément, Clio ne me pardonnera jamais cette bêtise ! »

Leila était aussi peu vêtue que Clio ou Alcyne, elle portait une robe brune et toutes les couleurs de l'automne dans sa chevelure. Ses grands yeux bridés, semblables à ceux de ses sœurs, croisèrent mon regard.

Elle me montra son outre pleine,

« Sylvanide a besoin de l'eau de la fontaine pour le grand chêne. Elle regrette ce ru, Il y a bien longtemps nous nous baignions ici, toutes ensemble... Elle se perdit un instant dans la contemplation d'une image passée, puis poursuivit

« Mais pour l'heure elle attend ta réponse ? »

« Les hommes ne toucheront pas à l'arbre ! »

« Tant mieux, la dame sera contente et Altigor déçu ! »

« Altigor, je croyais que Sylvanide l'avais tué dans la maison forestière ? »

« Non, Sylvanide n'a jamais tuée personne. Ce jour là elle a permis aux petits hommes de s'enfuir sans dommage, voilà tout. Mais Altigor est depuis dans une colère noire ! »

« Qui est Altigor ? »

Leila me regarda comme si j'étais l'idiot du village.

« Tout le monde sait qui est Altigor ! »

« Tout ton monde peut être, moi je ne sais rien d'Altigor »

« C'est le dernier des Sirphes »

« Et c'est quoi un Sirphe ? »

« Il faut que je rentre, Théo, l'endroit n'est pas sûr. Si tu veux marchons ensemble, je te parlerais des Sirphes. »

Je ne voyais pas en quoi le chemin des princesses pouvait être dangereux et mon genou me faisait souffrir, mais j'ai répondu :

« Marchons ensemble Leila, autant que tu le voudras ! »

Elle serra sur son cœur entre ses bras croisés, l'eau des deux cens comme s'il s'était agi d'un trésor et rebroussant chemin ensemble, je ne me suis pas étonné que ses pas ne marquent pas la neige.

« Les Sirphes étaient des êtres semi aquatiques, ils affectionnaient les endroits humides, les tourbières, les étangs et vivaient dans des cabanes semi enterrées. Altigor était leur chef. Il a toujours voulu imposer sa domination à la forêt. Pour cela il mène des guerres incessantes à Sylvanide et il a presque gagné. La dame s'est retirée à Offemont et Altigor parcourt Laigue en toute impunité, il a tué les nôtres, nous ne sommes plus que cinq autour de la Dame. Et comme la Dame protège les hommes, Altigor s'attaque aux biens des hommes. Tu as vu les voitures brûlées. »

« Les voitures brûlées ? »

« Oui, les voitures, Altigor les détruit depuis qu'il a brisé la trêve ! »

On retrouvait parfois des carcasses calcinées dans la forêt, mais ces incendies étaient le fait de voyous désœuvrés, souvent des voitures volées. Il m'arrivait d'en croiser dans mes balades, l'ONF faisait enlever les carcasses et on ne retrouvait jamais les auteurs de ces méfaits. Je n'ai pas osé contrarier Leila.



« Pense ce que tu veux, je te dis que c'est Altigor ! » murmura t'elle en souriant.

« Qu'y a-t-il de si terrible avec le chêne, pour que la Dame en vienne à s'adresser à moi ! »

Un vent de panique passa dans le regard de Leila, elle se tût, marcha tête baissée un long moment. Je n'entendais que le crissement de mes pieds dans la neige.

« Je... Je ne peux t'en parler ! »

Leila avait accéléré le pas, elle marcha devant moi, quitta le chemin des princesses et obliqua à gauche vers le raidillon qui menait à l'Echo. La douleur dans mon genou se faisait lancinante, je ne pourrais pas gravir la côte.

« Leila, je ne peux pas te suivre, attends moi ! »

Celle ci se retourna un sourire contrit au bord des lèvres.

« Alcynes me l'avait bien dit. Je vais devoir te laisser Théo ! » Dit elle posément.

« Non, non, je viens, parle moi d'Altigor encore ! »

Leila se laissa choir au sol et s'assit en tailleur sur la neige. Je ne pouvais en faire autant, je n'étais pas doté d'une membrane imperméable.

« Altigor est seul aujourd'hui, tous ses semblables sont morts dans les combats depuis la nuit des temps. Son pouvoir est affaibli, ses forces déclinent, alors il cherche, il cherche... et s'il trouve ! »

« Il cherche quoi... ? »

Ma question n'eut jamais de réponse, Leila se releva d'un bond, et sauta en avant loin de moi. Elle cria sans même se retourner.

« Alcynes et le chêne ont besoin de moi, il faut que je parte, Théo, il le faut ! »

Il y eut un éclair roux, puis le silence et la forêt.

J'ai murmuré au vide :

« Au moins, toi, tu ne m'as pas dit Adieu ! »





## Le Vivier du grés

La forêt bruissait de la vie qui revenait. On entendait les coucous se chercher d'un lointain à l'autre.

« C'est signe d'eau ! » aurait dit mon voisin en regardant le ciel. Mais pour l'heure l'azur était clair, l'air transparent. L'ancolie fleurissait, délicate et raffinée, elle disputait aux graminées les bords des sentiers.

Mon genou fût opéré début avril. Je le rééduquais en traînant clopin-clopat sur le mont du rond buisson, pas question de courir cependant, le chirurgien m'avait conseillé la bicyclette, « mais sans forcer » se crut il obligé de préciser. Alors, ce jour, je pédalais tranquillement sur le chemin des princesses.

Je souhaitais me rendre au « vivier du grés », la promenade aller retour, d'une dizaine de kilomètres présentait un parcours aisé et sans fatigue. Mes pensées chaque fois que j'étais en Laigue allaient vers la dame bleue et vers les fées qui l'accompagnaient. Je m'étais fait à cette idée que Clio n'était pas du même monde que moi et je m'évertuais à la chasser de mes neurones. Nous n'étions pas nombreux à rencontrer le petit monde de Laigue et les autres avaient toujours une explication rationnelle. Ah ! Clio tu n'existes que dans mon imagination, Leila tu n'es qu'un doux rêve... Oui ! Mais, la dame, la course avec Alcyne, Sainte croix, Mortefontaine....

Allez pédales mon vieux Théo, tires sur ton genou, profite de cette belle et douce après midi. Oublie...

Le vivier du grés est situé sur la route de la fontaine à baril. On peut, passant par là rejoindre Le Francport et la clairière de l'armistice après avoir franchi l'Aisne. Mais ma balade n'allait pas si loin. Aussi avais-je couché mon vélo dans l'herbe de l'accotement et marchant le long des berges, je vins m'asseoir sur un ponton de bois, les jambes ballantes au dessus de l'eau.

En été l'étang est le paradis des nénuphars. Au printemps ils n'étaient pas leur floraison blanche, mais leurs feuilles tendres dévoraient peu à peu la surface. Le plan d'eau fait face à une belle maison forestière que les occupants mettaient un soin particulier à fleurir. Une longère faites de pierre, perdue au sein de Laigue que les forestiers n'occupaient plus mais louaient à des particuliers bienheureux. Mon regard s'attardait sur celle-ci, le soleil vaillant, haut au dessus des arbres, me forçait à plisser les paupières. Une cane s'avancait sur la route vers l'eau, suivie en file indienne d'une tripotée de canetons duveteux. Je songeais que Monet s'il avait connu l'endroit l'aurait apprécié et j'imaginai le chevalet du peintre posé sur une des berges. Impression forte.

Etait ce le mouvement de l'eau, une ride légère qui soulevait les nymphéas avant de les reposer ? Etait-ce les petites bulles d'air qui crevaient en surface ? Mon



regard revint sur l'étang juste à temps pour comprendre qu'un gros poisson nageait en ma direction. Il surgit de l'eau à quelques centimètres de moi et dix doigts, solides et palmés, dont les ongles s'enfoncèrent dans mes chevilles, agrippèrent mes jambes. Je dus faire un violent effort pour ne pas tomber dans l'étang, mes mains rencontrèrent une planche disjointe et s'y cramponnèrent. La traction cessa alors et j'entendis une voix grave me dire :

« Où est le cœur bleu, Théodore Dumont, les petites nymphes ont bien du te le dire ? »

« Qui...qui êtes vous ? »

Je regardais effaré la tête qui sortait de l'eau juste en dessous de moi, cette peau grise, ces yeux jaunes fendus d'un trait noir, un rictus mauvais barrant une bouche sans lèvres. Je n'ai pas laissé à mon agresseur le temps de répondre :

« Altigor » ! m'écriais je.

« Où est le cœur bleu ? » répéta mon agresseur.

« Je...Je ne sais pas de quoi vous me parlez ! »

La pression sur mes jambes se fit forte à nouveau, je devais déployer une énergie terrible pour ne pas lâcher prise. Je savais que sous l'eau j'étais perdu. Ce petit bonhomme avait une force extraordinaire. Vainement j'ai cherché de l'aide autour de moi. Il n'y avait personne près du vivier et les volets de la maison étaient fermés. J'ai essayé d'agiter les jambes sans autre résultat que de réveiller la douleur dans mon genou. J'ai crié. Cela n'impressionna pas Altigor :

«Sylvanide, te l'as dit à Offémont, ou est le cœur ? »

Il me fallait gagner du temps, je n'étais pas de taille à lutter contre cette espèce de salamandre à visage humain.

« Lâche moi et je te le dirais » !

Altigor voulait sa réponse, il ne me lâcha pas mais desserra son étreinte.

« Parle ! »

Que pouvais-je faire ? Que pouvais je inventer de crédible. Et les fées ? Elles apparaissaient toujours quand je les attendais le moins et là, rien, personne.

J'ai hurlé :

« Clio, au secours ! »

Et Clio est venue.

« Baisse toi Théo ! » à t'elle dit.

J'ai vu son corps gracile m'enjamber. Je l'ai vu plonger sur Altigor dans une gerbe d'eau. J'ai senti l'étau sur mes chevilles se relâcher. Alors m'agrippant à ce que je pouvais, plus rampant que marchant, je me suis éloigné du ponton jusqu'à retrouver l'herbe. Mes deux chevilles étaient endolories, rougies par la pression des mains d'Altigor, enfin des mains, des ventouses, oui ! Une sangsue n'aurait pas mieux fait. J'ai tenté de me relever, mon genou me faisait souffrir. Je parvins à me mettre debout en m'appuyant sur un jeune bouleau. Sous l'eau le combat faisait rage. Je n'en voyais que des éclats liquides, des remous de vase. Je n'en entendais que des bruits étouffés. Puis d'un seul coup plus rien: le silence. Une brise passa dans les saules, une buse en chasse siffla dans l'azur printanier.

« Clio ? »

Je l'ai appelé ainsi, plusieurs fois de suite et j'aurais pu rester là à prononcer son nom pour l'éternité si sa silhouette n'avait jailli de l'eau sur le ponton. De petites rigoles, que le soleil irisait, courraient le long de sa membrane pour se perdre entre les planches.

« Clio ! » dis-je encore une fois en tentant de me redresser pour la rejoindre !

« Je ne suis pas Clio, je m'appelle Esther et restes où tu es ! » dit Clio.

« ??? »

« Je suis sa jumelle et mon nom est Esther. » dit encore Clio.

« Tu... tu te moques de moi ? » haletais je.

« Pourquoi ferais-je cela ? Je suis Esther et si nos corps sont semblables, je n'ai pas les idées folles de Clio.»

« C'était Altigor, n'est ce pas ? »

« Bien sur que c'était Altigor ! Leila t'avait prévenue et je ne serais pas toujours là pour te sauver ! »

Esther, car il me fallait en convenir, quelque chose de dur dans son sourire, n'était pas Clio, s'éloigna lentement de la rive, cependant jamais elle ne se tint à moins de cinq mètres de moi.

« Il s'est enfui pour l'instant, grimpe sur ton vélo et rentre chez toi, il peut revenir. »

« Qu'est le cœur bleu ? »

Le regard d'Esther se fit noir.

« Qui t'as parlé de ça ? »

« Altigor, il voulait m'entraîner dans l'eau en hurlant : « Où est le cœur bleu ? Où est le cœur bleu ? »

Esther leva les yeux au ciel :

« Oh, Clio, petite sœur, pourquoi, pourquoi as-tu posé les yeux sur un autre humain ? »

Elle reposa son regard sur moi. Je devais être pitoyable, cela se lisait sur son visage:

« Si Altigor pense que tu sais ça, il ne te lâchera plus, tu devrais éviter Laigue Théo, ce serait meilleur pour ta santé. Fais du vélo d'appartement ! »

Une fée qui vous conseille de faire du vélo d'appartement, vous le croyez ça ?

« Que je sais quoi ? »

« Il n'y a que la Dame qui pourrait te dire, elle t'a fait confiance une fois, alors peut être... »

« Et Clio, que devient Clio ? »

« Elle se porte mieux maintenant, ne t'inquiètes pas pour elle ! »

« Que transportait Leila l'autre jour ? A quoi sert l'eau de la fontaine ? »

Esther eut un étrange petit sourire :

« Je peux te dire cela. L'eau des deux cens est la jouvence du chêne de Sainte Croix. Alcyne la verse régulièrement sur son écorce et l'arbre à défaut de rester jeune vieillit moins vite ! »

« Car il est important que le chêne ne soit pas abattu ! » murmurais je.

« Car il est important que le chêne demeure en vie ! » répéta Esther.

Je m'étais glissé le long du bouleau et adossé à lui je massais mes jambes douloureuses.

« Le chêne a-t-il un rapport avec ce cœur bleu ? » tentais je.

Je n'eus jamais de réponse à cette question.

Altigor hurla :

« Meurs donc, maudite nymphe ! »

La salamandre avait surgie de derrière un peuplier. Le couteau lancé avec dextérité perça la membrane d'Esther et frappa sa poitrine à hauteur du sein droit. Elle tomba sur le sol doucement. Un bruit atroce de chambre à air percé. Je me suis précipité, autant que je le pouvais vers elle en criant son nom.

« Ne... ne m'approches pas ; S'il te plait, ne me touche pas ! » Murmura-t-elle.

« Que puis-je faire, que puis je faire ? »

« Rien, surtout ne fais rien, fuis ! » furent ses derniers mots. Elle ferma lentement les paupières.

Altigor, après son forfait, avait plongé dans les eaux glauques du vivier. Il disparut ainsi sans plus chercher à me nuire.

La membrane d'Esther avait pris une teinte laiteuse, elle s'opacifiait lentement cachant petit à petit les traits pâles de son occupante. Bientôt il ne resta d'elle qu'un épais cocon de soie blanche. La forêt s'était arrêtée de battre, un silence de mort oppressait ma poitrine. Le ciel si léger l'instant d'avant se fit lourd, il prit une teinte de plomb et l'orage gronda au loin. Un premier éclair zébra les nuages, le second tomba à l'endroit exact où se tenait Esther à quelque distance de moi. Le sol trembla sous mes pieds et la peur panique de la foudre m'envahit. Oubliant ma douleur j'ai couru jusqu'à mon vélo sous les premières gouttes tièdes de l'orage, je l'ai enfourché et pédalant de toutes les forces qui me restaient, j'ai regagné Tracy trempé comme une soupe, malheureux comme un soldat vaincu. J'ai entendu distinctement, un cheval hennir longuement dans le sous bois, une lamentation désespérée qu'une bourrasque de vent emporta. Je ne l'ai pas vu mais j'aurais parié que ce cheval était bleu et que cette pluie, cette colère soudaine du ciel étaient les larmes et la douleur de la Dame.

Bien sur je suis retourné au vivier du grés le lendemain, en voiture cette fois et Sirius était couché sur le siège arrière, cela me paraissait plus prudent. Je voulais retrouver les traces du combat, Esther, ou ce qu'il en restait.

Après l'orage le temps était devenu gris, le vent du nord avait fraîchi l'air humide du sous bois. J'ai pensé qu'Esther se moquait de la température.

« Que veux dire température ? » m'avait dit Clio lors de notre première rencontre.

En fait Esther devait se moquer de tout maintenant.

Il n'y avait rien autour du ponton, aucune trace de lutte. Je m'attendais à trouver le sol brûlé à l'endroit où Esther était tombée mais rien, aucune marque, pas un brin d'herbe carbonisé, pas une cendre. Pas trace du couteau non plus. Sirius allait de droite à gauche, le museau au sol, humant l'herbe mouillée. Rien ne lui semblait étrange, sauf peut-être... Il marqua l'arrêt en grognant près du saule où avait surgi Altigor, puis s'enfila dans un buisson épineux. Un lapin s'en échappa en sautillant. Il eut largement le temps de regagner son terrier avant que Sirius n'arrive à s'extirper du roncier.

« Allez viens nous n'avons plus rien à faire ici » lui dis je.

Alors j'ai entendu la voix de Sylvanide dire doucement :

« Si ! Tu as encore à faire ici Théodore Dumont. Clio n'aurait sans doute pas dû t'apparaître. Mais elle l'a fait et tu es le deuxième homme qui a failli périr par notre faute. Je te protégerais désormais mais tu devras m'aider »

Lentement, je me suis retourné. La dame bleue était à cinq mètres de moi et dans sa main elle tenait la main de Clio. Clio dont les yeux laissaient échapper de grosses larmes.

Dans l'autre main elle tenait le poignard qui avait frappé Esther.



## La chapelle des trois chênes

« Nous rendrons hommage à Esther ce soir à la nuit tombée, à l'endroit que vous nommez la chapelle des trois chênes. Je souhaite que tu sois des nôtres Théodore » !

Voilà ce que m'avait dit la dame sur les rives du vivier du grès.

J'ai donc prétexté une importante réunion à Compiègne, oubliée sur mon agenda pour quitter la maison après le repas. La chapelle des trois chênes n'est pas un endroit que je prise beaucoup. Assez près du village de Choisy au bac, le lieu où siège une petite église aux murs de crépi blanc est trop fréquenté à mon goût.

En voiture j'ai traversé Laigue par la départementale et rejoint Choisy. Je me suis garé sur un trottoir et résolument me suis engagé à pied dans l'étroit sentier, perpendiculaire à la rue, qui mène à la clairière. Peu à peu le ciel s'obscurcissait, mais je bénissais l'heure d'été qui m'évitait de cheminer ici en pleine nuit. L'inquiétude me gagnait cependant, et si le dernier des Sirphes en profitait pour m'attaquer à nouveau ? J'eus envie de courir pour oublier mes craintes, mon genou douloureux me rappela à l'ordre après trois foulées. Alors j'ai balayé ma peur naissante d'une simple pensée : « Je te protégerais » avait dit Sylvanide et c'est le cœur un peu plus léger que j'ai gravi le sombre chemin.

Quelques instants plus tard je débouchais dans la clairière sous la lumière opaline de la lune pleine. Les quatre fées étaient assises en tailleur les mains posées sur les genoux, la paume ouverte vers le ciel. Elles psalmodiaient un chant funéraire et leur lumière interne s'éteignait et s'allumait alternativement. Je me suis assis en arrière de leur cercle sur une souche, sans déranger la réunion.

« Elles éclairent de l'intérieur ! » avait dit Mortefontaine. C'était la première fois que je voyais ce phénomène. Chacune émettait sa propre couleur, rouge pour Leila, bleue pour Clio, jaune pour Alcynes et verte pour celle dont je découvrais le visage et ignorais le nom. Cette lumière se tenait exactement entre la peau et la fine membrane qui recouvrait celle-ci, sans déborder sur la nuit de Laigue, semblable aux lucioles de mon enfance. L'émotion qui se dégageait de ces âmes en souffrance envahissait toute la clairière. J'étais là moi, voyeur inutile et impuissant à apaiser la moindre peine. J'ai entendu hennir le cheval bleu. La dame est arrivée lentement, assise en amazone sur Janor qu'elle montait à cru. Dans l'obscurité je la devinais plus que ne la voyais. Elle passa devant moi, me salua d'un signe de tête sans un mot, sans un mouvement des lèvres. Prestement elle sauta à bas de sa monture et alla se placer au centre du cercle que formaient les quatre sœurs. Celles-ci se levèrent et chacune à leur tour la dame leur donna une accolade. Puis, elle leva ses deux mains et les poings fermés, les yeux fermés, se mit à chanter dans une langue que jamais je n'avais entendu. Clio puis Alcynes, Leila puis

Ophélia (son nom me fût donné par la dame un peu plus tard), reprirent ce chant chacune à leur tour et le canon emplit l'air tiède de la forêt.

Alors au dessus de chacune des têtes des petites fées une lueur apparut se transformant peu à peu en une légère flamme verte qui dansait dans le vide comme les feux follets des marais. Une à une ces émeraudes de lumière vinrent se poser sur les poings de la dame pour ne former qu'un buisson ardent qui se mit à croître lentement se transformant en un grand sycomore, fusée végétale, qui s'éleva lentement dans le ciel jusqu'à disparaître de ma vue. Il me sembla un court instant apercevoir le visage d'Esther souriant dans le feuillage. Effet de mon imagination peut être.

Ce n'était pas la saison et pourtant une pluie de samares tourbillonnantes s'abattit sur la clairière et lorsque la dernière toucha le sol le chant cessa, la lumière disparut et le noir envahit la clairière. Le silence se fit, rompu seulement par une chouette qui hulula dans le lointain. Janor broutait paisiblement à l'écart du groupe.

Puis la voix de la dame s'éleva :

« Viens nous rejoindre Théodore, nous devons parler ! »

Joignant le geste à la parole elle désigna du plat de sa main un endroit située au milieu du cercle des fées qui s'assirent à nouveau à mon approche. Alcyne me foudroya du regard :

« C'est de sa faute ! » dit-elle d'une voix dure et métallique.

« Tais toi Alcyne, il n'y a pas de coupable ! » répondit la dame.

Elle s'adressa à moi :

« Il ne me reste que quatre filles désormais, Clio, Alcyne, Leila et Ophélia ! »

Cette dernière me salua brièvement. Elle avait les mêmes yeux bridés que les autres, une même robe courte de couleur verte, mais son regard brillait d'une grande force vive. Elle affronta le mien sans sourciller et je dus rapidement baisser les yeux.

« Il ne me reste que quatre filles, reprit la dame bleue, Esther des Erables est morte d'avoir voulu te sauver, d'avoir voulu nous sauver surtout. Altigor a perdu l'esprit et son temps, notre temps touche à sa fin. Répète-moi, mot à mot, ce qu'il t'a dit. J'ai besoin de le savoir précisément ! »

« Où est le cœur bleu ? Les petites nymphes ont du te le dire ! Où est le cœur bleu ? Ce sont les seuls mots qu'il ait prononcé. »

A l'énoncé de mes paroles Sylvanide baissa la tête, elle resta longuement silencieuse.

J'entendis Alcyne murmurer :

« Il suffirait d'un éclair bleu ce soir et le problème serait réglé ! »

« Alcyne, quitte ce cercle immédiatement, retourne au chêne et garde le bien, c'est tout ce que j'attends de toi, jamais nous ne nous comporterons comme les Sirphes. Jamais, tu m'entends. Pars maintenant ! »

Le ton qu'avait employé la dame me surprit, je ne la croyais pas capable d'une telle dureté. La lumière qui émanait d'Alcyne vira un court instant à l'orange, signe visible d'une grande émotion. Elle se leva sans un mot de plus et marcha vers la forêt. En quelques pas, elle en atteint la lisière et la tache jaune et tremblotante entre les arbres fit vite place au noir absolu.

Il était loin le temps des cerises.

« Tout est ma faute ! » gémit Clio et deux grosses larmes bleutées perlèrent de sa membrane à hauteur des joues.

« Je vous le dis encore, il n'y a pas de coupable ! » La voix de la dame était restée ferme.

« Voila ce que nous allons faire. Altigor pense que tu sais où est le cœur bleu, ne le détrompons pas. Tu vas nous aider Théodore ! »

J'avoue que cette perspective ne me réjouissait guère. La dame l'avait ressenti, elle me sourit et reprit :

« Tu arpenteras la forêt aussi souvent que tu le pourras, cours et promène toi, surtout près des aigues mortes, c'est son domaine. Un jour ou l'autre Altigor te cherchera à nouveau, il veut découvrir le « cœur bleu ». Ce jour là, nous serons là aussi, nous en finirons avec lui, une fois pour toutes, puisqu'il faut en venir par là.»

Si mes oreilles écoutaient la dame, mes yeux ne pouvaient se détacher de Clio, elle pleurait silencieusement, tête baissée. Elle portait toutes les misères de Laigue, la mort d'Esther et la faute originelle de m'être apparu. Mon cœur battait de plus en plus fort et je savais parfaitement que le sentiment que j'éprouvais pour elle grandissait à l'intérieur de moi. J'aurais voulu la serrer dans mes bras, la reconforter, essuyer ses larmes, lui arracher un sourire. Tout cela était impossible. Alors j'ai accepté d'être l'appât juste pour elle. Et puis avais-je vraiment le choix ?

« Nous rentrons à Offémont, Ophélia raccompagne Théo. Je ne pense pas qu'Altigor intervienne ce soir. Il n'y a plus de loups et seul, la nuit, il n'y voit guère, mais sait on jamais !»

Les fées se levèrent. La dame siffla un coup bref et Janor qui avait disparu dans le noir arriva en trottant. Clio s'était reculée, elle craignait le cheval bleu cela se voyait. Elle avait peur de beaucoup d'autres choses aussi, je le savais et cela nous séparait plus sûrement encore que nos conditions différentes.

La dame monta son étalon, elle me salua encore d'un signe de tête en disant :

« Théodore, prends soin de toi et n'aie pas peur de Laigue ! »

« Mais qu'est donc ce cœur bleu qui a tant d'importance ? »

« Il n'apparaît pas opportun que tu le saches ! »

«Quoi ? Il n'apparaît pas opportun que je le sache ! C'est tout ce que vous trouvez à me dire, de quelle matière est faite votre peur, que je parle à Altigor ? Vous serez là pour me défendre dites vous, alors que craignez-vous ? Allez rassurez moi !»

La dame fût déconcertée un court instant, elle talonna Janor et tandis qu'elle s'éloignait, se retournant vers la fée restée à mes côtés elle lâcha :

« Ophélia dis lui ! Nos destins sont liés maintenant. »

Ophélia s'engagea dans le chemin du retour. Elle avançait d'un pas ferme et rapide et parla sans chercher à savoir si je suivais :

« Le cœur bleu est un bijou. Un bijou qui protège la dame et ses filles depuis que Ménagal est parti. Altigor le sait, il suffirait qu'il le trouve et le prenne pour que



nous redevenions aussi faibles et temporelles que toi. La dame a caché le bijou sous le chêne que vous nommez Sainte-Croix, avec l'homme mort. Mais depuis que la branche est brisée, elle craint qu'Altigor ne découvre la cachette où que les hommes abattent le vieux chêne. Alcynes le tient humide, elle veille à ce que les bêtes noires ne dérangent ses racines ou que les longs cors ne rongent son écorce, autant qu'elle peut mais...

« Mais quoi... »

« Le malheur est sur nous, Théo, pas sur toi, ta vie ne suffirait pas à entendre et comprendre la notre. Esther est morte, Clio est malheureuse, Alcynes te hait, Leila pleure avec Clio. Les temps changent et le notre touche à sa fin, la dame l'a dit et je l'ai lu dans son regard ! »

Mes paupières s'écarquillaient en vain pour essayer de fendre l'obscurité du boyau végétal qui m'entourait. Je n'avais pas des yeux de chat et pour suivre le pas d'Ophélie, je devais me heurter à chaque pierre, forçant mon genou, tordant mes pieds sur les racines. Ophélie ne m'en dirait pas plus sur le cœur bleu, pas ce soir en tout cas. Soudain, elle s'arrêta et se tourna vers moi :

« Je n'irais pas plus loin, tu es presque chez les tiens ! »

Levant les yeux derrière elle, j'aperçus au loin la lumière blafarde des réverbères de Choisy. Le monde des hommes était là à quelques pas.

« Et passe loin de moi, s'il te plaît... »

« Oui, je sais, il ne faut pas te toucher non plus, n'est ce pas ? »

« Non, il ne faut pas me toucher. »

Ophélie s'était rangée sur le chemin, elle luisait faiblement d'un vert tendre.

« Puis je te poser une dernière question ? »

« Dis toujours ! »

« Pourquoi n'y a-t-il pas d'êtres masculins avec vous ? »

« Tous les cavaliers sont morts. Pour chaque Sirphe tombé dans les marais, un cavalier mourait. Un jour Janor est rentré seul, les étriers vides, sa robe était rouge de son propre sang et du sang de Ménagal. Ce jour Altigor pensa avoir gagné. Mais la dame a soigné le cheval bleu, elle l'a dompté, elle a appris à le monter, elle a hurlé sa souffrance la nuit. Le vent et la vitesse des galops ont séché ses larmes. Elle nous a élevé, protégé et nous a confié les arbres de Laigue. Elle a compris qu'elle ne vaincrait pas Altigor par les armes, elle a négocié une trêve, le temps de tirer du cœur bleu des forces nouvelles et magiques. Le temps de trouver celui qui... »

Elle s'interrompit.

Tout au long de sa réponse la membrane d'Ophélie vibra étrangement au dessus de sa peau.

Elle fit un long silence les yeux fermés puis reprit :

« La dame est ma mère, elle est belle et forte, je l'aime et la respecte.... Et Ménagal était mon père. »

Je suis resté silencieux un long moment sans bouger, les yeux au sol. Sous mes doigts dans la poche de mon pantalon, j'ai cherché les clefs de ma voiture et les ai trouvées. Ophélie avait disparu, il ne restait que la forêt, la nuit et Choisy si proche et si rassurant.

J'ai murmuré :

« Adieu Ophélie »

Alors la voix d'Ophélie glissa dans mon cœur, comme celle de Clio, il y avait si longtemps :

« Non pas adieu, Théo, Au revoir ! Quand Altigor viendra nous serons là.



## Le chêne aux mares

Le printemps avait passé, l'été aussi et les jours déclinaient. Mon genou réparé avait cessé de me faire souffrir. J'avais pris quelques jours de congés loin de Laigue en août et mes affaires m'avaient occupé toute la belle saison. Cependant malgré que, autant qu'il m'était possible, j'aie marché, couru ou pédalé en forêt, je n'avais eu aucun contact avec les fées.

Altigor n'était pas apparu non plus. C'était tant mieux. Je ne tenais pas tant que ça à une nouvelle rencontre, la précédente m'avait laissé un goût plus qu'amer.

Après tout peut-être avaient ils débrouillés leurs affaires entre eux. Peut-être qu'elles n'avaient plus besoin de moi, que la dame avait tué ou neutralisé la salamandre, qu'elles vivaient en paix du côté d'Offémont. Peut être que le cœur bleu reposait tranquille sous le vieux chêne. Mais plus sûrement, tout dans les récits des fées me le laissait penser, le temps pour elles et pour moi ne passait pas de la même façon et mes éternités devaient leur sembler bien courtes.

A la mi-septembre les orages barbouillèrent régulièrement le ciel et arrosèrent abondamment les sols de Laigue. La pluie, elle frappe les arbres du Rond buisson quelques secondes avant qu'elle ne tambourine sur les tuiles de ma maison. Là haut, elle transpire des feuilles, elle dégouline des arbres, elle ricoche de branches en branches puis disparaît silencieusement absorbée par les mousses et le sol. Pendant ce temps, en bas, dans les marais, l'eau montait lentement, comblant les ornières, gonflant les rus et remplissant les mares.

« C'est du bon temps pour les cèpes et les trompettes ! » me disait Mortefontaine.  
« T'as raison Bernard, faut que j'aie voir ça un de ces jours ! »

En Laigue, on trouve tous les champignons, des plus succulents comme le cèpe de Bordeaux ou le bolet pied rouge, aux plus redoutables comme l'amanite phalloïde ou le curieux et nauséabond phallus impudique. Plus tard en saison il faut chercher sous les feuilles le discret pied de mouton et sa chevelure d'aiguilles. Mais le plus abondant dans les profondeurs des marais, d'août à la toussaint, quand l'humidité est suffisante, c'est le trompette des morts. Quel régal, passé à la poêle en compagnie de quelques œufs battus et d'une pincée de sel !

Les champignons c'est chacun pour soi, inutile d'essayer d'en savoir plus. A la question :

« T'as trouvé ça où ? »

On s'attire immanquablement la réponse suivante :

« Ben ! En forêt, tiens ! »

Il n'y a plus qu'à fouiller les trois mille huit cent vingt hectares de ladite forêt pour retrouver l'endroit. Enfin, c'était avant l'invention du GPS et mieux encore de



l'appareil photo GPS. Car maintenant n'importe quel citadin photographie la tache de champignons sur lequel il est tombé par hasard et là haut dans le ciel, il y a un satellite qui le ramènera exactement au même endroit l'année d'après. A ce compte là on devient facilement roi mage, chacun guidé par sa petite étoile.

Mais je n'ai pas besoin de ce progrès là, je connais les arbres, les layons, les mousses et les lichens. J'ai mes coins. Les meilleurs sables à trompettes, c'est du côté de Montmacq qu'on les trouve. Là où la forêt se heurte aux méandres paresseux de la rivière. Là, où se trouve le vieux chêne aux mares

Celui-ci doit son nom à la multitude de trous qui l'entourent, ces points d'eau ne sont pas naturels, ce sont les gaulois qui les auraient creusées, afin d'assurer leur approvisionnement en eau, en poissons, et en petits gibiers qui venaient s'y abreuver. En tout cas ce biotope plait bien aux petites chanterelles noires qui poussent en abondance sur les berges. Il plait aussi aux moustiques qui si vous n'êtes pas couverts de la tête aux pieds de citronnelle ne cessent de vous harceler.



Les moustiques ? Etaient-ce les bêtes des marais auxquels Altigor avait promis les jeunes garçons ? C'est la question que je me posais en m'enfonçant dans le taillis, chaussé d'une paire de bottes, couvert d'un imperméable, un panier d'osier à la main, un couteau dans la poche et Sirius à mes cotés.

La saison tenait ses promesses et de taches en taches ma petite récolte se présentait bien. Sirius ne pouvait s'empêcher de plonger dans chaque flaque et son pelage était maculé de boue. Il ne craignait pas les moustiques, mais après chaque sortie, il fallait le doucher et le brosser sérieusement pour éviter ce petit vampire qu'était la tique. Encore une bête des marais, pensais je.

Les trompettes m'avaient amené au pied du chêne aux mares et j'en faisais le tour courbé en deux, quand j'eus le sentiment soudain d'une présence hostile. Vivement, je me suis relevé scrutant la futaie autour de moi. Je sentais monter l'angoisse dans ma poitrine. Sirius vagabondait autour du grand arbre en remuant la queue. Si Altigor n'était pas loin, Sirius ne le sentait pas, pas plus qu'il n'avait jamais remarqué les petites fées. Je me suis plaqué le dos au chêne et ma main droite serrait le canif qui servait à ma cueillette.

« Alors messire, c'est avec cela que tu as tué Esther ? »

J'ai relevé vivement la tête, Alcyne était vingt mètres plus haut au sommet de l'arbre.

« Alcyne ? Que... que fais tu là ? »

« Je fais mon devoir, je m'occupe de mes chênes. Mais toi, que fais tu ici, tu cherches après ton maître ? »

« Je... cherche après mon maître ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire ! Je ramasse des champignons, voilà tout ! »

J'ai levé mon panier au bout du bras pour lui montrer ma récolte. Alcyne se laissa tomber de l'arbre et atterrit à mes pieds aussi aisément que si elle avait sauté d'une souche ou d'un petit rocher. Elle regarda dans le fond de mon récipient :

« Pouah ! C'est du repas de Sirphe, tu t'apprêtes à nourrir ton seigneur ? »

« Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, Alcyne, rien du tout ! »

« C'est toi qui a tué Esther au vivier. Ce ne peut être que toi. Jamais un couteau de Sirphe n'aurait pu percer sa tunique, jamais. Notre mère le sait. Alors pourquoi, t'as t'elle laissé repartir, l'autre soir. Pourquoi ne s'est elle pas débarrassé de toi, tu es la cause de tous nos malheurs. Tu as voulu capturer Clio, tu as tué Esther. Tu es le serviteur d'Altigor. N'ayant plus de troupes, il recrute chez les mauvais hommes. Sûrement lui as tu déjà révélé la cachette du cœur bleu. N'est ce pas Messire ! »

Je n'eus pas le temps d'étayer ma défense. Un sifflement déchira l'air et un poignard vint se ficher dans le bois dur du chêne juste entre Alcyne et moi.

« Laisse Théo tranquille ! C'est cette arme qui a blessé mortellement Esther ! » dit calmement Clio.

Elle s'avança jusqu'à nous et arracha difficilement à l'aubier du vieil arbre la lame qui s'y était fiché.

« Ce coutelas fait vingt centimètres, je l'ai ramassé auprès du corps d'Esther, il appartient à Altigor. Crois tu qu'il aurait pu s'enfoncer aussi profondément dans le bois dur de ton arbre si quelque chose n'avait pas changé. Je ne sais si nos tuniques, comme nos pouvoirs faiblissent ou si Altigor a trouvé des armes nouvelles, mais cet homme n'est pour rien dans la mort d'Esther, laisse le ! »

Le regard d'Alcyne allait du visage de sa sœur au couteau que celle-ci tenait dans sa main ouverte. Le manche en était finement ouvragé, jaune et noir, il avait les formes d'un triton dont la longue lame forgée dans un métal noir et luisant formait la queue.

« Je dois l'admettre, quelque chose est en train de changer ! » dit Alcyne et sans dire un mot de plus, elle tourna les talons et disparut en courant dans le sous bois. Un coup de vent secoua la ramure du chêne aux mares et une volée de glands me grêla les épaules.

« Ne lui en veut pas ! » dit Clio en souriant faiblement.

Il y avait sur son visage une gravité que jamais au cours de nos précédentes rencontres je n'aurais pu imaginer. Je ne sais quelle émotion était la plus forte, l'agression d'Alcyne ou la présence de Clio. Je me suis laissé glisser le long de l'écorce rugueuse et me suis assis sur la mousse. Sirius vint se coucher à mes pieds. Il tirait une langue aussi longue que la lame dans la main de la fée.

« Clio, la dame t'as permis de revenir » ?

« La dame m'a demandé de surveiller Alcyne. Elle craint son caractère ombrageux. Elle savait que cela m'amènerait à te rencontrer ! »

Clio glissa le poignard d'Altigor dans le cordon qui serrait sa courte robe. Elle vint s'asseoir juste à côté de moi s'adossant aussi au vieux chêne, elle posa son menton sur ses genoux repliés entre ses bras. Son épaule était à quelques centimètres de la mienne

« Tu n'as pas peur que je te touche ? »

« Tu as payé mon absence. Je sais que tu ne me toucheras jamais plus ! »

Je suis resté un long moment silencieux et puis j'ai articulé lentement la question qui me trottait dans la tête depuis nos premiers entretiens.

« Pourquoi ne faut il pas vous toucher, jamais ? »

Clio planta son regard dans le mien. Elle répondit par une autre question.

« Pourquoi ne faut il pas t'empêcher de respirer l'air de la forêt ? »

« Parce que j'en mourrais. »

Les yeux de Clio se plissèrent, son regard se perdit dans les cimes, loin au dessus :

« Il était une fois une reine d'un autre domaine qui tomba éperdument amoureuse d'un homme de cette forêt, ils s'épousèrent et s'aimèrent. La dame donna à ce monde d'abord des jumelles, puis trois autres filles. La dame savait ce bonheur éphémère. Elle voyait croître les fils d'argent dans la chevelure de son amoureux. Elle savait les rides qui creusaient son front. L'homme vieillissait tandis qu'elle restait fraîche et belle. Pendant ce temps une force mauvaise grandissait dans les marais, un être batracien qui voulait Laigue pour lui seul. Il jaloua l'homme, sa dame, leurs enfants et leur bonheur.

Et l'homme dut apprendre à se battre, il devint guerrier, forgea des épées, tendit des arcs et recruta les cavaliers pour tenter de contenir les Sirphes. Mais ceux-ci étaient de plus en plus nombreux, de plus en plus forts. Jusqu'à la dernière bataille lorsque le cheval bleu est revenu sans Ménagal, mais tu sais cela, Ophélia te l'a raconté. Elle t'a dit aussi comment la dame a dompté l'animal et t'a parlé du cœur bleu.

Ce qu'Ophélia ne t'a pas dit, c'est que le bijou fût arraché de la poitrine d'Altigor par mon père et qu'il était accroché à la selle de Janor lorsqu'il revint sans son maître. Sans ce bijou les forces d'Altigor déclinent peu à peu. Il lui faut le trouver. Vois ces mares, la dernière bataille s'est tenue ici. Altigor, après celle-ci, a retourné le sol partout pour retrouver son bijou magique, peine perdue. Il était entre les mains de la dame et son pouvoir allait servir celle-ci. Cet arbre que vous appelez le chêne aux mares, nous l'appelons l'arbre de Ménagal, car son corps repose en cet endroit.

Je ne suis pas qu'une fée Théo, il coule le même sang rouge dans mes veines que dans les tiennes. Je suis un être hybride, la moitié de Sylvanide et la moitié de Ménagal, comme Esther et mes autres sœurs. Mais mère dis que je suis la plus semblable à Ménagal, la plus « humaine » de toutes.

Nous devons avoir seize de vos années quand la dame signa la trêve avec Altigor. Elle nous a appris à aimer le royaume des arbres et nous les a confiés. Mais elle a su très tôt que nous allions vieillir vite comme notre père, alors elle a tissé les tuniques ».

« Les tuniques ? »

« Nos membranes, si tu préfères. Elles nous protègent des temps qui passent, comme des temps qu'il fait. Une sorte de bulle qui nous tient dans l'espace et le temps de la dame. En brisant cette membrane tu m'as condamnée à mort. Cependant le jour où tu as tenté de me saisir, Ophélia était près de moi. Elle m'a ramené immédiatement au vieux chêne et le « cœur bleu » et l'amour de Sylvanide ont réussi à me sauver et à réparer la tunique.

Si tu savais comme j'ai eu froid et mal, comme j'ai vu peser sur moi en un instant tous les jours, toutes les saisons, toutes ces années enfuies. Comme j'ai eu peur aussi. Et comme il fût long de redevenir moi-même.

« Je te demande pardon, je ne pouvais pas savoir cela ! »

« Je t'ai pardonné, mais apprends à ne pas prendre ce qu'on ne peut te donner ! »

« Mais... Je n'ai fait qu'essayer de te saisir, comment une protection aussi faible a-t-elle pu vous garder jusqu'alors. »

« Détrompe toi, la pellicule qui nous recouvre est indestructible, pas une défense de bête noire ne saurait la percer, pas une ronce ne pourrait l'érafler, pas une dent de loup ne la déchirerait et pas un couteau d'Altigor ne pourrait la rompre. »

« Mais j'ai vu le poignard d'Altigor s'enfoncer dans la poitrine d'Esther et tu dis que tu a failli mourir, simplement parce que je t'ai touché.

« La tunique n'a qu'une faiblesse, une seule. Le contact avec la peau d'un homme la dissout immédiatement. »

« Le contact avec la peau d'un homme, mais pourquoi cela ? Et puis Altigor n'est pas un homme ? »

« La dame a aimé un homme. Elle a pensé en créant les tuniques que cela pourrait arriver à ses filles. Alors elle a laissé cette possibilité à chacune d'entre nous de choisir la condition humaine, tout en faisant le maximum pour que nous ne rencontrions pas d'hommes. Tu n'es pour moi que le deuxième, si le premier avait survécu aux blessures des loups et si je l'avais aimé, nous serions lui et moi morts depuis longtemps. Trop de temps est passé, il est trop tard pour ôter nos tuniques. Rejoindre le temps et l'espace des hommes désormais me condamne à mourir presque immédiatement. Mais parfois je me demande si la mort ne serait pas préférable à la solitude. »

Jamais Clio ne m'avait parlé aussi longuement. Je ne savais que dire. Mon regard contemplait son visage d'adolescente. Comment pouvait-elle être aussi âgée ?

« Pourquoi alors le couteau d'Altigor a-t-il tué Esther ? »

Clio tourna l'amande de ses yeux vers mon visage.

« Je crains qu'Altigor n'ait compris cette faiblesse. Peut être nous espionnait t'il quand tu t'es jeté sur moi ? Ophélia pense que s'il t'a attaqué au vivier, c'est aussi pour pouvoir froter sa lame contre ta peau, que celle ci soit parée de ta sueur, de tes odeurs, emplies de tes molécules. Ca semble avoir fonctionné malheureusement. Ne laisse plus Altigor t'approcher lorsqu'il reviendra. »

« Ce sera plus facile à dire qu'à faire ! »

« Je sais » dit Clio en souriant à nouveau.

« Mais, il faudra bien que tu prouves à Alcyne que les hommes valent mieux que ce qu'elle en pense. »

« Je ne suis pas « les hommes », je ne suis que moi et sûrement pas le meilleur d'entre nous, je crois ! ».

Clio se leva d'un coup, elle s'inclina devant moi.

« Sûrement il est des hommes meilleurs que toi, mais je ne les connais pas. Tu es donc pour moi le meilleur d'entre vous. Je ne peux t'embrasser, ni te serrer contre moi Théo, mais le cœur y est. Je dois partir, Ophélia m'appelle, les arbres m'attendent et mes hêtres m'inquiètent. Ils souffrent, ils ont soif et chaud et la dame dit que la fin des temps est proche.»

Me relevant à mon tour, j'aperçus Ophélia, Leila et Alcyne à quelques pas de là, adossées toutes trois au même charme. Ophélia me salua en courbant la tête, puis s'adressant à Clio, elle dit :

« Viens, on rentre maintenant ! »

Quelques secondes plus tard les quatre sœurs avaient disparues dans le sous bois. Je me suis retrouvé seul une fois de plus avec mon petit panier à la main.

« Avec mon p'tit panier, j'avais l'air d'un con ma mère.... » Sifflotais je sur le chemin du retour.

Puis j'ai accéléré le pas, la pluie à nouveau s'invitait sur la forêt.





## Retour à Sainte Croix

Le ciel était blanc et gris. Il roulait en permanence de sombres nuées qui parcouraient le sommet des arbres. Des filaments ouatés s'accrochaient au mont saint Mard. Les feuilles avaient depuis longtemps renoncé à se tenir à leurs branches et les averses plaquaient au sol les squelettes roussis des grandes fougères.

Je courrais entre les flaques sans grande conviction. Pourquoi donc avais je promis, à la toussaint, de participer aux foulées de Tracy le Val. Une course de dix kilomètres, moitié sur route, moitié dans les bois. Je n'avais plus la forme suffisante pour finir dans le peloton et je détestais courir sur le bitume. Ma hantise était de

devoir abandonner, le dos ruiné, le souffle court et le rouge de la honte au front. Je n'aurais pas du m'engager dans cette épreuve, mais je ne pouvais plus renoncer. On m'attendait désormais.

Alors je m'entraînais en Laigue, deux fois par semaine pour essayer de faire bonne figure. Mes pieds tapaient le sol régulièrement et je pensais à Clio et ses sœurs qui n'imaginaient même pas que ce n'est pas le temps qui passe mais nous qui passons dans le temps.

Ma foulée m'avait emmené au carrefour des Plainards. J'avais dévalé les pentes du Rond buisson, traversé une première fois la départementale, emprunté le chemin des forges et longé les anciens dépôts de munitions qui de Montmacq à Tracy, lors des dernières guerres, tenaient à l'abri des bombardements aériens des tonnes de ferrailles meurtrières. Pour franchir à nouveau la route, j'avais sifflé Sirius lui intimant l'ordre de se tenir à mes pieds. Aucune voiture n'arrivant, j'avais traversé en courant.

C'est à ce moment précis qu'il est revenu. Altigor avait surgi de sous le ponceau qui enjambait le ru des Plainards. Il se tenait debout dans le courant, de l'eau jusqu'aux genoux. Au bout de son poignet brillait une lame semblable à celle qui avait frappé Esther.

« Alors Théodore Dumont, tu te tiens loin des aigues mortes depuis notre dernière rencontre, c'est bien dommage. Je t'ai beaucoup cherché ! La cachette du cœur bleu t'est t'elle revenue ? Tu vas pouvoir me la confier cette fois ? »

Bien que j'aie déjà entendu cette voix, le son profond et caverneux de celle-ci me perturba. Il reprit:

« Ne compte pas sur les petites nymphes pour te sauver. Je sais comment les vaincre. Viens donc près de moi. Si tu collabores, il ne t'arrivera rien de fâcheux ! »

Altigor faisait sauter dans sa main son poignard.

« Ne le laisse pas t'approcher » avait dit Clio. Mes pensées s'accéléchèrent brutalement. Comment l'en empêcher ? Alors je me suis dit que celui là son élément c'était l'eau et le mieux que j'avais à faire c'était de courir, de courir vite, de toutes mes forces. J'ai bondi sur le cailloutis vers la plaine des Maréchals, mon cœur battait

à tout rompre. Altigor ne s'attendait pas à cette manœuvre. Il fut surpris un court instant. Ce fut suffisant pour le dépasser. Il lança son couteau. Il avait visé les jambes. L'arme manqua ma cuisse d'un cheveu. En bout de course, elle tomba sur le chemin à quelques mètres devant moi. La salamandre poussa un étrange juron. Je me suis arrêté au milieu du cailloutis et j'ai hurlé :

« Je t'emmène à l'endroit où se trouve le cœur bleu, suis moi si tu peux ! »

Et j'ai repris ma course. Un coup d'œil en arrière me suffit à comprendre qu'il ne me rattraperait pas. Enfin pas tout de suite. Altigor me suivait et courir n'était pas son fort, cela se voyait à son allure maladroite. Mais combien de temps pourrais-je tenir avant d'être rattrapé ?

« Tu ne m'échapperas pas, pauvre idiot » ricana t'il dans mon dos.

Sirius galopait à mes cotés, surpris lui aussi de l'intensité de ma course. J'ai prié silencieusement :

« Clio, viens, j'ai besoin de toi ! ».

Rien, ni personne ne vint. Mais une petite voix à l'intérieur de moi répétait :

« Cours jusqu'au chêne de Sainte Croix, cours jusque là ! »

J'essayais de tenir le rythme mais ma respiration était de plus en plus saccadée. J'approchais de l'écho. Il me fallait gravir la pente. Les orages et l'érosion avaient dessinés de profondes rigoles sur le raidillon. Ne pas poser les pieds dans un trou, ne pas tomber. J'ai serré les dents. Je sentais monter une douleur dans mon mollet droit. A mi ascension, je me suis arrêté, et plié en deux, cherchant de l'air, j'ai regardé Altigor loin derrière. J'avais pris de l'avance, mais j'étais épuisé. J'ai franchi les derniers mètres en marchant pour soulager mes poumons martyrisés.

En arrivant au carrefour, j'ai vu Alcyne. Elle était appuyée contre le poteau de l'écho, les bras croisés sur la poitrine.

« Tu vois messire, quand tu veux, tu peux ! Mais ce n'est pas fini, allez encore un effort. Le maître chêne n'est plus loin, suis moi. »

Elle s'élança. Je l'ai suivi tant que j'ai pu, ahanant plus que respirant, tirant sur ma jambe droite, poussant sur ma jambe gauche, bataillant contre le sable gluant du chemin qui menait de l'écho au carrefour de Sainte croix. Ma poitrine était en feu.

« Allez dépêche toi, Clio t'attend, il serait dommage qu'Altigor te rattrape avant ! »

Alcyne ne courrait pas, elle volait au ras du sol, affranchie de tout poids. De temps en temps elle se retournait pour vérifier que je suivais. Sans doute aussi pour voir où en était Altigor. Mais il y avait trop de distance entre elle et moi. Celui-ci était loin, il ne pouvait la voir.

Débouchant au carrefour de Sainte Croix, je les découvris toutes, Clio, Ophélie, Leila et Sylvanide. Celle-ci était montée sur Janor. Elle avait attachée ses longs cheveux en une sorte de chignon épais qui lui donnait un air de reine de France.

Alcyne s'adressant à la dame dit simplement :

« Il est derrière, il vient ! »

D'un bond, elle s'envola sur une branche haute du vieux chêne.

Une violente crampe me mordit la jambe et c'est sur un seul pied que j'ai sautillé les derniers mètres qui me séparaient de la clôture entourant l'arbre vénérable. La terre à l'intérieur de celle-ci avait été récemment fouillée. Je cherchais mon souffle, incapable de prononcer un mot.

« Ne le laissez pas approcher de l'homme surtout ! » dit la dame s'adressant à ses filles.

Clio, Ophélia et Leila vinrent se poster à quelques pas devant moi.

Altigor est apparu presque aussitôt. Malgré la course, il semblait n'éprouver aucune fatigue. Apercevant les fées, il s'arrêta net. Un étrange rictus barra son visage, découvrant ses dents jaunes.

« Oh, tout le monde est là pour m'accueillir. C'est mieux ainsi. Je n'aurais pas à vous chasser une par une. »

Avec une rapidité stupéfiante un couteau fendit l'air en direction de Sylvanide. Celle-ci leva la main. Un petit éclair bleu éclaira la grisaille. Le poignard se brisa dans l'air et retomba en deux morceaux sur le sol.

« Laisse cet homme tranquille, ce que tu cherches est ici ! » dit elle.

Portant la main à son cou, elle dégagea de sa poitrine, une pierre précieuse, un bijou de la grosseur d'une noix, de couleur bleue, en forme de cœur maintenu par un cordon de soie. Sitôt à l'air libre celui-ci se mit à luire intensément.

Les yeux d'Altigor aussi se mirent à briller.

« Je suis prêt à te donner cette pierre précieuse si tu quittes définitivement la forêt de Laigue ! »

« Tu ne me donneras rien du tout, cette pierre m'appartient, je vais la reprendre et garder Laigue et Offémont » prononça la voix de stentor d'Altigor. »

Il semblait hors de lui, un filet de bave coula aux commissures de ses lèvres minces.

« Déjà je n'ai plus besoin de celui là » maugréa t'il, tendant un doigt noueux vers moi.

Un autre couteau siffla. J'ai fermé les yeux, incapable de bouger, persuadé que ma vie s'arrêterait ici et que bientôt je dormirais pour l'éternité avec l'homme dévoré par les loups sous le chêne de Sainte croix.

Ophélia s'était vivement portée devant moi. Le couteau la percuta violemment. Reculant sous le choc elle perdit l'équilibre et vint choir quasiment à mes pieds. Le poignard n'avait pas percé sa membrane. Sa lame lançait des éclats sombres dans le tapis de feuilles mortes.

« Saisis le, toi seul peux nous débarrasser de ce monstre, tue le ! » murmura Ophélia en levant des yeux douloureux vers moi.

Clio s'était approché, portant la main à sa ceinture, elle me tendit le couteau qui avait mortellement blessé Esther :

« Ophélia a raison, toi seul à la possibilité de le faire ! »

Altigor comprit le danger. Alors tout s'enchaîna. Il se précipita vers moi. Alcyne sauta de son arbre, mais d'un revers de main il l'envoya bouler dans un tourbillon de feuilles sèches. Altigor n'était plus qu'à trois pas. Leila et Clio tentèrent de s'interposer. La dame était prestement descendue de son cheval, la main tendue, elle cria :

« Non, ne faites pas ça, éloignez vous de lui ! »

Mais déjà Leila s'agrippait aux épaules d'Altigor et Clio tentait de lui saisir les jambes. La dame laissa retomber son bras. J'avais dans la main le couteau de Clio, je me suis baissé rapidement, j'ai ramassé l'autre et j'ai attendu le choc. Altigor s'était débarrassé des deux fées qui avaient roulées sur le sol. Même hors de l'eau, il semblait d'une force inconcevable à une si faible stature. Il tendit ses doigts palmés :

« Donne moi ces poignards, ils me seront bien utiles maintenant qu'ils sont passés par toi. »

Alors, j'ai cherché une phrase à dire, histoire de prouver ma bravoure à Clio, un truc historique, le « Ralliez vous à mon panache blanc ! » d'Henri IV ou le simple « Merde ! » avec un M majuscule de Cambronne aux Anglais, mais rien n'est venu, pas un mot. J'ai juste foncé sur Altigor, mes deux tritons d'acier devant moi. Celui-ci dévia le premier en me tordant le poignet, la douleur fut si vive que j'ai ouvert la main en poussant un cri. Mais celui que je tenais dans la main gauche, celui qui avait frappé Esther, il ne put me le faire lâcher. Celui là évita le bras d'Altigor, et moi qui n'ait aucune aptitude au combat, je me suis vu frapper violemment sa poitrine. Au second coup la lame s'enfonça profondément entre deux côtes. J'ai vu les yeux jaunes de la salamandre s'écarter et me regarder, incrédules. Ses bras s'agitèrent, ses mains cherchèrent ma gorge. J'ai frappé encore et encore, jusqu'à ce qu'il s'écroule, inerte sur le sol. Je suis tombé aussi je crois. J'ai du perdre connaissance un court instant.

C'est la voix de la dame qui m'a tiré de ma torpeur. Elle était penchée sur moi, sa main tenait la mienne et une énergie nouvelle montait dans mon bras. Elle envahissait mon âme et mon corps d'une onde apaisante. Sous mes yeux se balançait lentement le cœur bleu.

« Théodore, c'est fini maintenant ! » disait-elle.

« Ce... ce n'est pas moi, c'est le couteau, il était comme animé par un autre, doué d'une vie propre ! » ai-je balbutié.

« Personne ne sait ce qu'il est capable de faire, tant qu'il n'a pas été sollicité ! » reprit la dame.

Leila, Alcyne et Clio faisait cercle devant moi.

« L'esprit d'Esther t'as sûrement aidé ! » dit Clio.

« Ophélie, comment va Ophélie ? » mes pensées se bousculaient.

« C'est comme si un taureau en pleine course avait frappé ma poitrine ! »

Le son de sa voix venait de derrière. Je me suis retourné. Sans gêne aucune, Ophélie me montra son sein marqué d'un énorme hématome.

« Bah, ça passera bien, ma peau retrouvera sa blancheur naturelle. »

J'ai détourné rapidement les yeux, on m'avait habitué à plus de pudeur.

« Tu m'as sauvé la vie, en risquant la tienne, je t'en suis reconnaissant. »

Je me suis relevé lentement m'accrochant à la petite rambarde, les jambes flageolantes. Sirius me léchait les mollets. Mes bras et mes cuisses étaient striés de marques rouges. Altigor m'avait sérieusement balafré l'épiderme pendant le combat.

« Arrête Sirius, arrête, ce n'est rien ! »

Ma main le repoussa fermement.

Altigor gisait sur le sol au pied du chêne, les yeux mi-clos, un liquide verdâtre coagulait lentement autour de lui.

« Il... il est mort » articulais je lentement.

« Oui Messire, encore merci et bon débarras ! » répondit Alcyne en s'inclinant devant moi.

« Qu'allons nous en faire ! » ai-je demandé.

« Toi rien, tu en a assez fait ! Nous, nous irons le rendre cette nuit aux marais qui l'ont enfanté ! » dit Ophélie.



J'avais encore le couteau qui avait tué Altigor dans la main. Je l'ai tendu à Clio:  
« Ceci t'appartient ! »  
« Merci, merci pour Esther » murmura t'elle en baissant les yeux !  
Sans un mot de plus elle remit le poignard à sa ceinture.

La dame avait amené Janor près du corps de la salamandre. Ophélia, le prenant par les jambes et Alcyne, le tenant par les bras, le hissèrent sur la croupe de l'animal.  
« Nous devons partir, nous avons beaucoup à faire encore ! » dit la dame.  
« Lui auriez vous vraiment donné le cœur bleu, s'il avait accepté le marché ? »  
La dame baissa la tête, elle contemplait un passé heureux.  
« Le cœur bleu est l'ultime cadeau d'un homme qui m'a aimé. Mais ce n'est qu'un objet. Si beau soit il, si puissant soit il, il ne remplacera jamais Ménagal. Oui, je le lui aurais donné. »

Clio s'avança devant moi :  
« Nous devons maintenant préparer notre départ. L'hiver est en chemin, Théo, mais le printemps et la lumière reviendront et je te reviendrais avec lui. Prends soin de toi, tu es le meilleur des hommes, j'en suis sûre ! »  
« Et bien pas moi, hélas ! Prends soin de toi aussi, de tes sœurs, de ta mère et de tes hêtres ! »  
« Mes arbres et ma famille n'ont plus rien à craindre d'Altigor désormais, grâce à toi ! »

Elles s'avancèrent vers Offémont. J'ai regardé leurs silhouettes fantomatiques disparaître une fois de plus bien avant l'horizon. Sur le chemin Clio se retourna deux fois en me faisant un petit signe de la main et deux fois mon cœur saigna.

Je suis rentré par le mur nord d'Offémont en marchant lentement. Je me suis arrêté devant l'endroit où j'avais rencontré Clio la première fois. Le « vieux chuté » avait été coupé depuis longtemps, seule sa souche pourrissante était encore visible dans le sous bois. En la contemplant je me suis demandé ce qu'avait voulu dire Clio en parlant de « préparer notre départ ». Sur le chemin du retour, j'ai essayé de rincer et de nettoyer un peu mes membres et mes vêtements dans les flaques d'eau claire. Le résultat n'était pas probant.

Alors à la maison, j'ai prétexté que j'étais tombé dans un buisson de mures après avoir heurté une racine pour expliquer mon état.

Une petite chute pas grave. Un petit roncier de rien du tout.

Même pas mal !

« Hein, tu confirmes Sirius ! »

Qui ne dit mot consent, sans même un regard pour moi, couché sur son coussin Sirius se contenta de bailler longuement.





## Du mont des Singes au mont Renard

Si longues soient les nuits de décembre, si froides soient les journées de janvier, elles cèdent sous les assauts de la lumière. Les arbres au signal de l'équinoxe de mars avaient lancé une sève nouvelle et vigoureuse à l'assaut des bourgeons endormis. La forêt lentement se parait de vert.

Mortefontaine cherchait et trouvait les morilles au pied des frênes. Il refusait que je l'accompagne évidemment, mais par deux fois il en avait posé une pleine petite boîte sur le rebord de ma fenêtre.

Moi j'attendais Clio.

« Le printemps reviendra et je te reviendrais avec ! »

Cette phrase avait trottée dans ma tête toute la morte-saison, illuminant de bleu mes courses hivernales. Était-ce la disparition d'Altigor ou un effet de mon imagination, mais la forêt de Laigue m'apparaissait plus sereine, plus tranquille.

Clio est revenue le premier mai. J'étais parti cueillir quelques brins de muguet pour parfumer la maison, ceux-ci abondent sur le rond buisson. Tout d'abord je ne l'ai pas vu, simplement entendu. Elle chantait.

En suivant la musique de sa voix, je m'étais approché de l'endroit où elle se tenait. Clio était debout, au bord de la falaise formée par l'ancienne carrière. Les gens d'ici l'appelaient la carrière des Allemands. Après la guerre mondiale, la première, les Français y faisaient tailler des pierres aux prisonniers d'en face, paraît-il. Mais jamais je n'ai pu vérifier cette assertion.

Elle fredonnait doucement dans la langue entendue à la chapelle des trois chênes mais cette fois j'en comprenais parfaitement le sens. Ce chant disait :

La demeure n'est plus secrète des demi-fées  
La dame m'a montré des hommes les effets  
Adieu ma forêt, mon enfance, Adieu mon Laigue,  
C'est un lourd fardeau ma mère que tu me lègues

Quels sont mes regrets, quels sont mes remords  
A mon âme solitaire il faudrait un autre sort  
Il n'est plus temps de rêver, de recommencer  
La dame à mis le pied à l'étrier, il faut se résigner

Au confluent des deux rivières est ma belle forêt  
Mais tous sont partis, il me faut aussi la quitter  
Adieu Ménagal, Adieu mon père, Adieu mortels  
Adieu mon Esther, ma sœur, mon éternelle



Adieu ma forêt, ma vie, Adieu mon Laigue,  
C'est un impossible choix ma mère que tu me lègues.

J'arrivais dans son dos mais elle connaissait ma présence. Cessant de chanter et sans se retourner elle dit :

« Vois la beauté du monde, Théo ! Ecoute le chant désaccordé de nos vies et ne sois pas triste si je pars ce jour. »

Voilà comment on vous gâche le plus beau des printemps.

Mon cœur s'était serré dans ma poitrine. J'ai posé sur le sol mon petit bouquet odorant. J'ai murmuré :

« Prends le, c'est pour toi ! »

Elle se retourna lentement. C'est à peine si je pus la reconnaître. Ce n'était plus une adolescente, c'était une femme. Une jeune femme à qui l'on aurait donné la trentaine tout au plus. Elle portait autour du cou le bijou bleu de la dame et si sa mère n'avait eu de longs cheveux d'argent, on aurait pu les confondre tant la ressemblance était saisissante.

« Clio ? »

« C'est bien moi, n'aie crainte ! »

« Que...qu'est il arrivé ? »

« La dame m'a montré la forêt des hommes après la mort d'Altigor. J'ai vu les bâtisses de pierres et de briques où fument les cheminées. J'ai vu les chevaux et les meutes. J'ai vu les chasseurs plonger leurs dagues dans les longs corps. J'ai vu des machines abattre mes hêtres, les chênes d'Alcyne, les pins de Leila, les érables d'Esther ou les charmes d'Ophélia. J'en ai vu d'autres emporter les bois dans leurs ventres d'acier. J'ai vu couler la sueur des hommes, j'ai vu ruisseler le sang des arbres. J'ai croisé des sourires et des larmes. J'ai vu naviguer des vaisseaux à roues sur des rivières de goudron et j'ai senti l'air se réchauffer et l'eau se raréfier. J'ai vu des promeneurs tranquilles. J'ai vu d'autres coureurs que toi.

Et la dame a prononcé ces mots :

« Regarde Clio, ce n'est plus notre royaume, c'est celui des hommes. Longtemps je te l'ai caché parce que tu es la seule qui aurait choisi le monde de Ménagal. J'avais peur, peur que tu les rejoignes. Il est d'autres forêts vers le nord, il est des grands lacs, où les hêtres seront heureux. Tout change ici, tu le sais désormais. Esther et toi étiez mes ainées mais il ne me reste que toi. Fais ce que tu crois devoir faire. Le bijou te transformera mais il te protégera mieux que ta tunique! Fais le choix que tu dois faire, tu as trois lunes pour cela ! »

Puis elle a posé sur ma poitrine le cœur bleu.

La dame est montée sur Janor, elle est partie avec mes sœurs. Elles ont quitté Offémont et Laigue à jamais. Les trois lunes s'achèvent Théo, mais je n'ai pu me résigner à les rejoindre sans te revoir. »

«Ton choix est donc fait ! » dis-je en baissant les yeux.

Clio marchait vers moi les mains tendues en souriant.

«Ramasse ton bouquet Théo, offre le moi et toi Sirius, viens me saluer ! »

A ma grande surprise Sirius répondit à l'appel de Clio, il se coucha joyeusement à ses pieds. Elle le caressa et dit :

« J'aime bien ton chien Théo ! »

Elle huma longuement les petites clochettes qu'elle avait prises dans ma main. C'est alors que j'ai réalisé que pour cela, j'avais effleuré la sienne. Clio n'avait plus de membrane.

« Viens, marche avec moi ! » reprit-elle.

Sa main vint se loger dans la mienne et la pesanteur me quitta. Elle était femme et moi j'étais redevenu adolescent, des rêves, des étoiles et des forêts plein la tête. Nous avons couru ainsi du Rond Buisson au mont des Chatillons, du mont des singes au mont Renard.

Couru, que dis-je ? Nous avons glissé, nous avons survolé toute la forêt sans y trouver âme qui vive. Que le ciel, les arbres, elle et moi. Nous n'avions pas besoin de parler, nos cœurs battaient l'amble et Laigue était le paradis perdu. Combien de temps cela a duré je ne saurais le dire ? Je n'étais plus dans le temps des hommes, j'étais dans celui de la dame de Laigue. Tantôt les nuages couraient dans le ciel, tantôt les étoiles traversaient la voute céleste et j'ai vu les arbres s'incendier et s'éteindre plusieurs fois aux couchers et levers de plusieurs soleils.

J'ai vu Ménagal serrer dans ses bras Sylvanide avant de partir pour la dernière bataille. J'ai vu les Sirphes grouiller dans les marais. J'ai vu Altigor triomphant sur les dépouilles des cavaliers. Je l'ai vu, chevauchant un loup, attaquer un homme seul et sans défense. J'ai vu Clio et ses sœurs mettre la meute en fuite. Je l'ai vu encore inconscient dans la maison forestière. Je l'ai vu incendier des voitures et périr sous les coups de poignard d'un homme qui me ressemblait. Et tout ce qui respirait dans les marais avait, à ce moment là, poussé un cri de vie nouvelle, comme le premier souffle d'un nouveau né.

Lorsqu'elle lâcha ma main nous étions revenus au pied du chêne de sainte Croix, franchissant la balustrade, elle déposa le petit bouquet de muguet au pied de celle-ci. Elle se recueillit un instant.

« Esther repose ici au côté du premier homme que j'ai rencontré, tu es le seul qui le saura jamais. Théo je dois partir c'est ainsi, n'essaie pas de me convaincre, n'essaie pas de me tenter. Il est trop tard pour partager la vie des hommes, je n'aurais rien à te donner.

« Mais...

« Ne dis rien Théo, ne dis rien s'il te plait ! »

Elle détacha soigneusement de son cou le cœur bleu et me le tendit.

« Prends le c'est pour toi, nous n'en avons plus besoin. Ce bijou n'a de pouvoir qu'en nos mains et qu'en Laigue. Il te fera souvenir de moi. »

Elle glissa la pierre précieuse dans ma main gauche et referma mes doigts sur celle-ci.

« Pourquoi moi Clio, pourquoi est ce à moi que tu es apparue ? »

« Parce que tu es de la lignée de Ménagal, et avant même que je ne le découvre, la dame m'avait mise sur ton chemin. Elle savait que toi seul pouvait vaincre Altigor... Le hasard n'existe pas Théo, pas pour Sylvanide. »

Tandis qu'elle parlait j'observais la lente transformation qui s'opérait en elle. Clio était en train de redevenir la petite fée de toujours, l'adolescente rencontrée le long du mur d'Offémont. Sa membrane palpita légèrement, elle se teinta de bleu.

« Embrasse-moi ! »

Elle s'avança et ferma les yeux. A peine nos deux lèvres s'étaient elle effleurées qu'elle disparut immédiatement et au fond de moi, j'ai entendu sa voix me dire :  
« Tu continueras à courir au fond de mon cœur pour une éternité que tu ne peux imaginer ! »

Alors je me suis senti las, vieux et inutile et j'ai haï la dame de Laigue, la forêt et les hêtres.

J'ai ouvert ma main, le cœur bleu n'était qu'un caillou un peu terne. Je l'ai observé longuement avant de décider de le confier au chêne de sainte Croix. Je crois que Clio savait que je ferais ça. J'ai cherché et trouvé un silex pointu qui pourrait me servir d'outil et au pied du vieux chêne, sous le terreau de feuilles, j'ai enfoui la pierre précieuse de la dame.

« Prends soin d'elle ! » ai-je prié.



## Epilogue

Clio n'est plus apparue et jamais plus elle n'apparaîtra, je le sais. Au fond de moi je pense qu'elle n'a pas rejoint ses sœurs dans un ailleurs que j'ignore. Je crois que lorsqu'elle m'a dit « Embrasse-moi » elle savait que cela détruirait sa membrane. Son choix a été de ne pas en faire. La dame et les demi-fées étaient elles suffisamment proches pour lui porter secours et sans le cœur bleu, pouvaient-elles la sauver ?

Jamais je ne saurais si cet unique baiser ne fut pas un baiser mortel.

Sirius est mort un soir de juin. A quelques jours près il aurait eu seize ans. Il a rejoint l'étoile qui porte son nom dans le firmament des nuits d'été. Je l'ai porté dans mes bras jusqu'au cercle des hêtres du jardin et c'est là qu'il repose. Ces cinq hêtres ont poussé avec une énergie incroyable et bien qu'ils n'aient qu'une quinzaine d'années, ils s'envolent déjà à plus de dix mètres, avides de ciel et de lumière. Depuis longtemps, à moitié paralysé, Sirius ne m'accompagnait plus en forêt. Chaque dimanche je rusais maladroitement pour ne pas qu'il comprenne que je parlais sans lui. Peine perdue, à peine avais je enfilé mes baskets qu'il gémissait sur son tapis, essayant de se relever.

Mes cheveux ont blanchi et je marche plus que je ne cours désormais. Je marche énormément. Hiver comme été, je vais voir mes arbres. Le carrefour « bonne nouvelle » reste désespérément « sans nom » et personne n'est là pour m'ouvrir les murs d'Offémont.



Je marche en Laigue, ni triste, ni gai, juste inassouvi. Je parle aux chênes, aux charmes ou aux pins quémendant des nouvelles.

« Mais si Monsieur le sapin, une belle fille avec de longs cheveux roux, Leila, elle s'appelle. Forcément, vous l'avez rencontré. Dites moi où ? Dites moi quand ? Dites moi qu'elle reviendra ! »

La forêt de Laigue peu à peu se transforme, les hêtres dépérissent et l'Office national des forêts les remplace par des essences plus résistantes à la sécheresse. Le chêne sessile parait il se plait bien.

C'est Alcynes qui doit être contente.

« C'est lié au réchauffement climatique » disent-ils.

« Imbéciles que vous êtes, c'est que Clio les a abandonnés » je pense tout bas.

